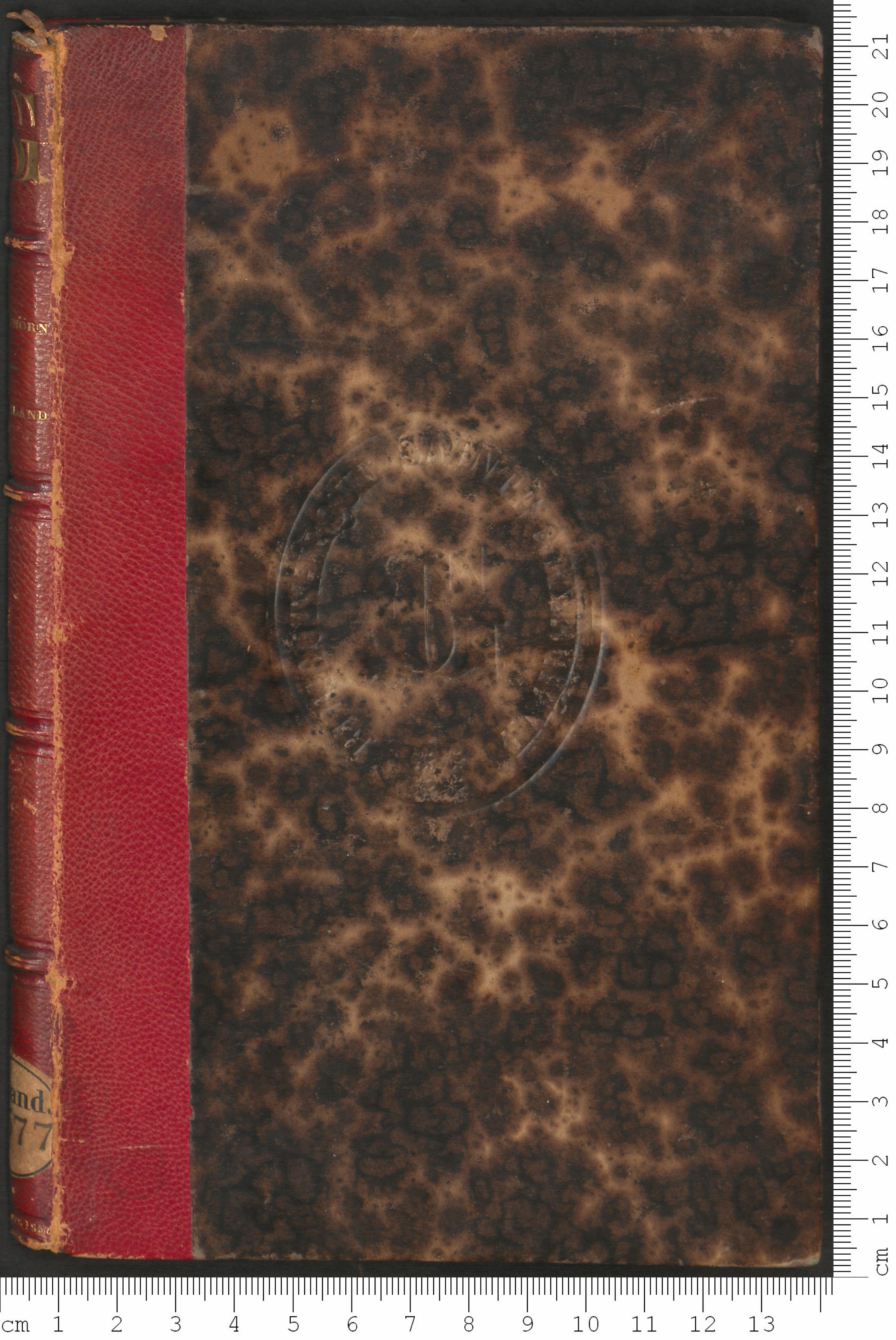
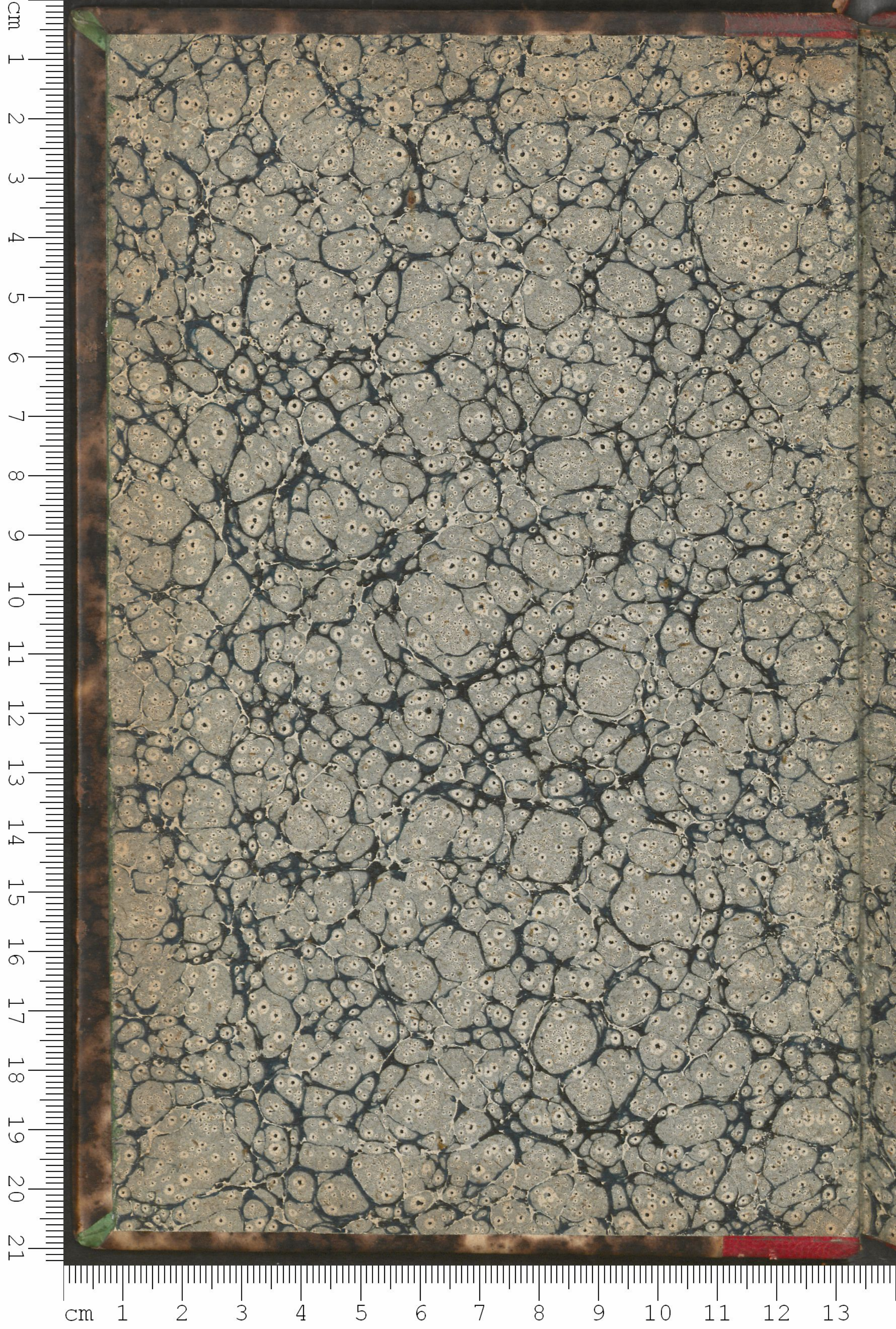
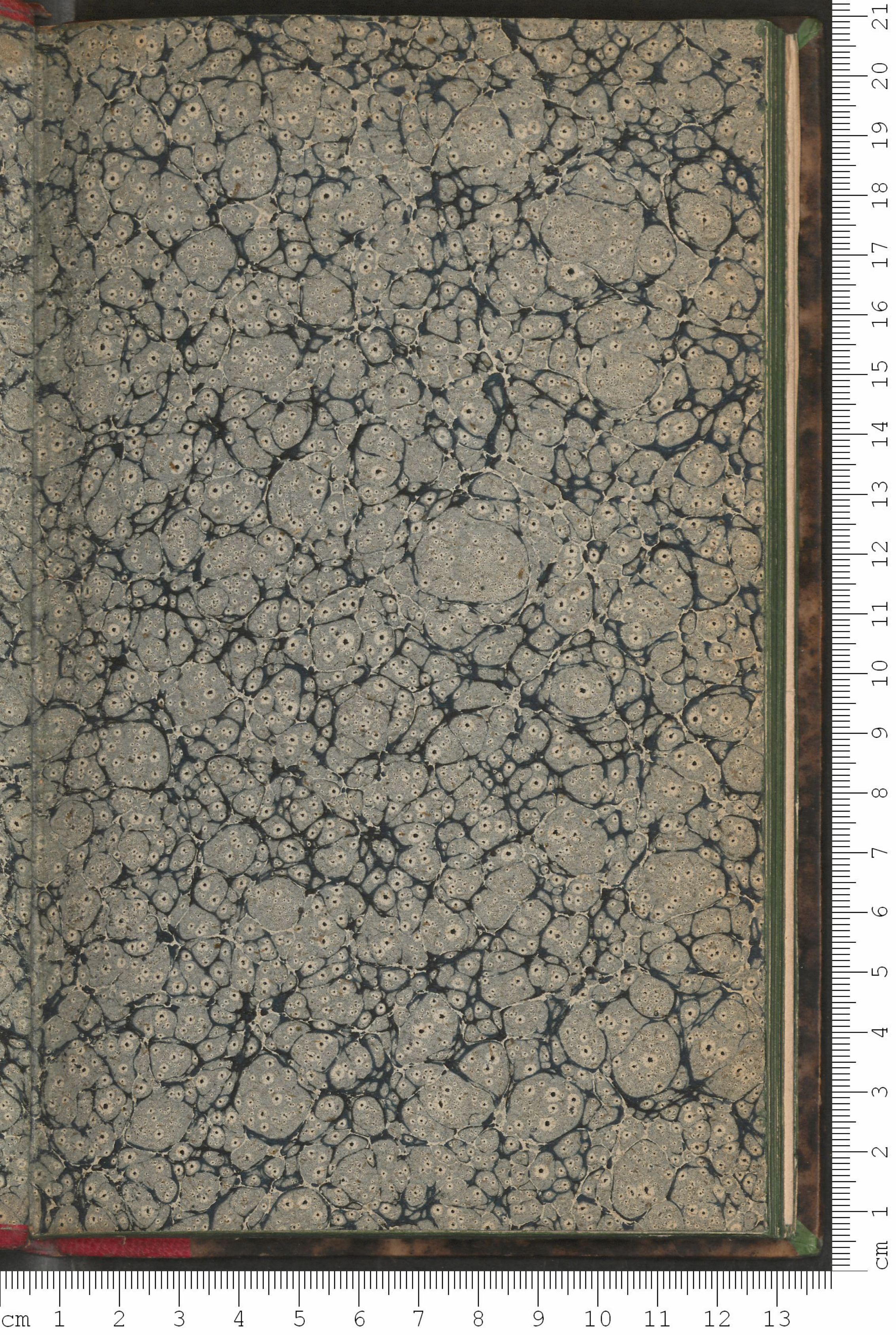
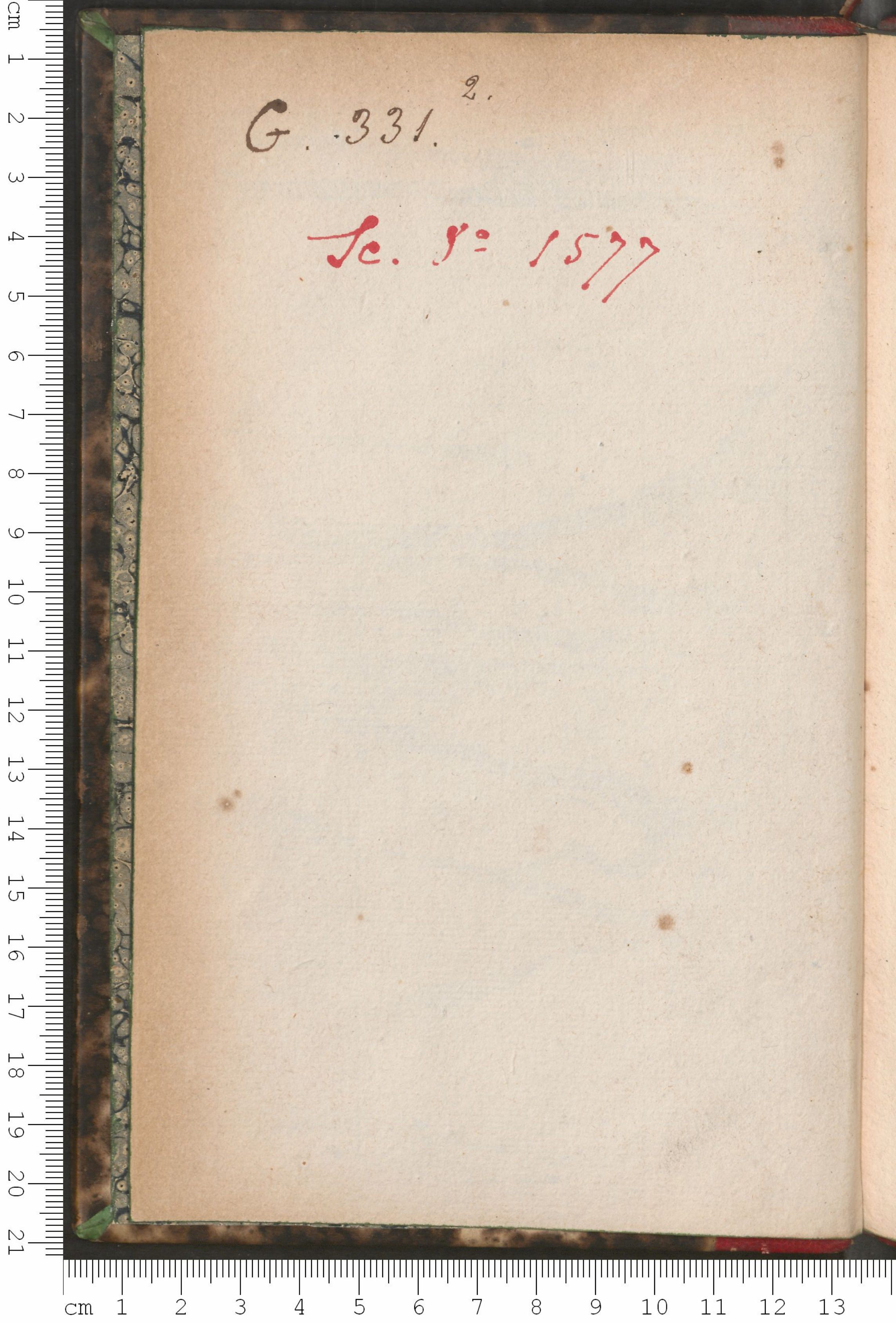

G
OWENÖR
ROENLAND
Scand
577










2.
G. 331.
Sc. 8° 1577

EXTRAIT
DE LA
RELATION D'UN VOYAGE

FAIT PAR ORDRE DE S. M. DANOISE, PENDANT L'ANNÉE 1786,

POUR LA DÉCOUVERTE

DE LA CÔTE ORIENTALE DU GROENLAND,

Et des lieux où l'on supposait qu'avaient été formés les établissemens des Européens qui ont abordé les premiers dans ce pays ; — Réflexions sur les erreurs dans lesquelles on est tombé à cet égard ; opinion de l'Auteur sur le mouvement des glaces boréales, &c.

PAR M. DE LOWENÖRN,

Capitaine de frégate, Directeur du dépôt des cartes de la marine, Membre de l'académie royale des sciences de Copenhague, et Correspondant de l'académie de marine de Brest.

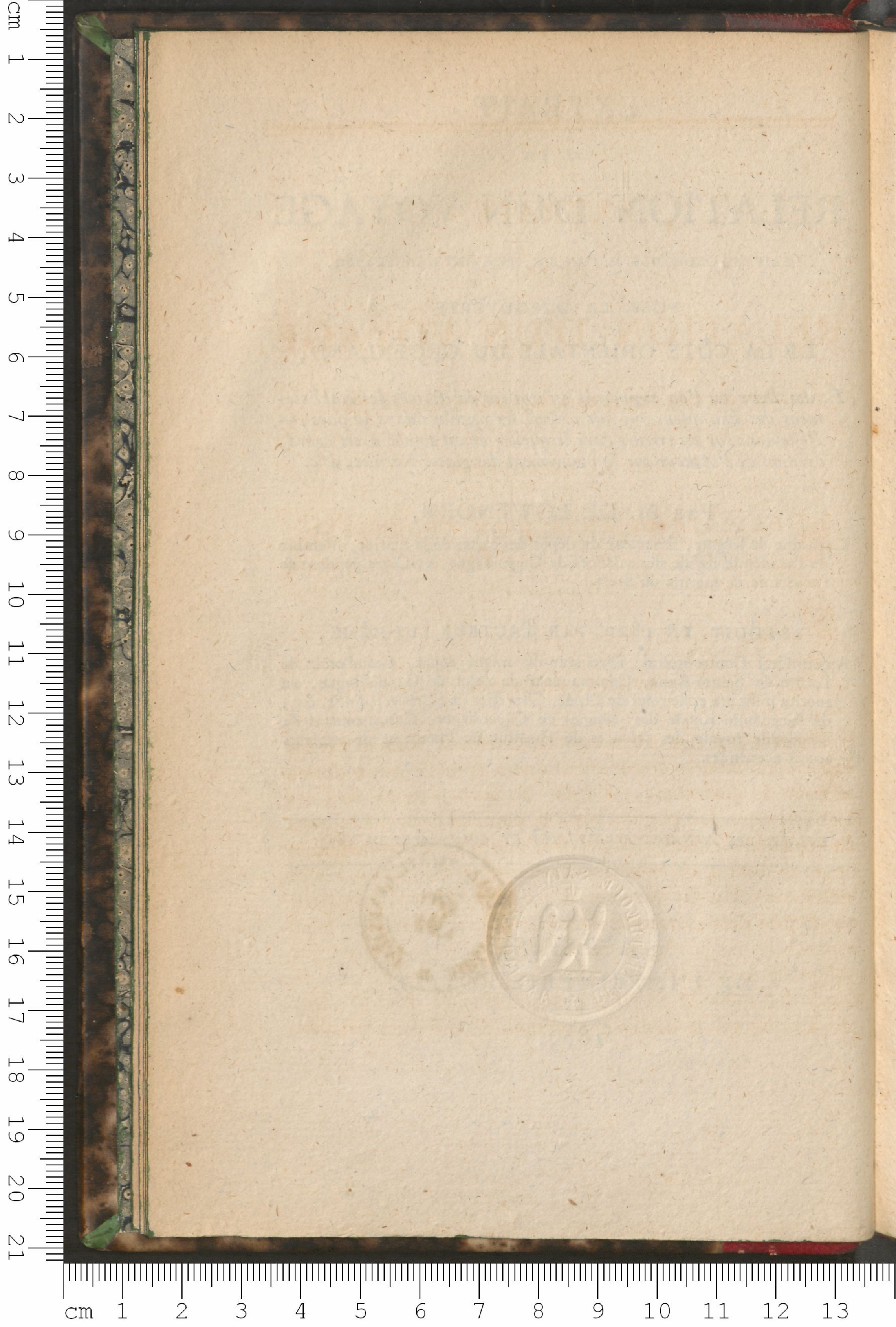
TRADUIT, EN 1822, PAR L'AUTEUR LUI-MÊME,

Aujourd'hui Contre-amiral, Directeur du même dépôt, Grand'croix de l'ordre de Sainte-Anne, Commandeur de celui de Dannebrogue, du mérite militaire et de celui de l'épée, Chevalier de Saint-Wladimir, &c., de l'académie royale des sciences de Copenhague, Correspondant de l'académie royale des sciences de l'institut de France et de plusieurs autres académies.

EXTRAIT DES *ANNALES MARITIMES ET COLONIALES* DE 1823.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

1823.



EXTRAIT
DE LA
RELATION D'UN VOYAGE
FAIT PAR ORDRE DE S. M. DANOISE, PENDANT L'ANNÉE 1786,
POUR LA DÉCOUVERTE
DE LA CÔTE ORIENTALE DU GROENLAND.



AVANT-PROPOS.

L'HISTOIRE des premiers établissemens formés par les Européens dans la contrée arctique à laquelle on a donné le nom de *Groenland,* et celle de leurs progrès dans ces établissemens, se perdent dans la nuit des siècles. Les pays du nord étaient alors plongés dans une telle ignorance, qu'il ne nous reste à ce sujet que quelques traditions vagues et incertaines. On dit que, vers la fin du X.e siècle, un prince ou chef de pirates nommé *Éric Hün Roude* ou *Roede,* ayant commis des brigandages en Norwége, son pays natal, fut obligé de le quitter, et, selon l'usage de ces temps, de courir les mers et de piller, sans autre but que de s'établir ensuite où le hasard le porterait. Il arrive en Islande,

en fait autant que dans sa patrie; et de nouveau obligé de s'enfuir, court la mer à l'aventure. Il aborde dans une contrée peu éloignée de l'Islande, et lui donne le nom de *Groenland* (1), parce qu'il y trouve des bois sur les montagnes et des pâturages dans les vallées. Éric et ses compagnons, qui avaient sans doute emmené des femmes dans leurs courses vagabondes, s'établirent dans ce pays, qui abondait en gibier et en poisson.

Il paraît qu'il y eut ensuite des communications assez suivies entre le Groenland, l'Islande, la Norwége et le Danemarck, et que la religion chrétienne y fut introduite dans le siècle suivant, car les traditions assurent qu'il y avait des églises.

En 1386, sous le règne de la reine Marguerite, qui avait réuni sous sa domination les trois royaumes de Danemarck, de Suède et de Norwége, le Groenland fut déclaré domaine de la couronne. Comparativement aux produits de l'Islande, le gouvernement n'en tira certainement pas un grand avantage.

Dans le XV.e siècle, la peste avait parcouru une grande partie de l'Europe sous le nom de *mort noire;* elle parvint jusqu'en Islande, fit des ravages horribles et dépeupla presque entièrement cette île. Les guerres et les troubles intérieurs qui, à la même époque, agitaient le Danemarck, firent oublier cette pauvre colonie du Groenland. La difficulté de la navigation sur de frêles bâtimens, dans des mers couvertes d'énormes quantités de glaces, fut sans doute aussi une des causes pour lesquelles les communications entre cette colonie et la métropole furent interrompues.

Quelques siècles après, diverses tentatives furent faites pour retrouver la partie du Groenland précédemment

---

(1) Le mot *Groenland* signifie *terre verte; Grön*, vert, *Land*, terre. En danois, la voyelle *o* barrée ou avec un tréma est une diphthongue composée des voyelles *o* et *e*, et se prononce presque comme *oen* en français.

habitée par des Européens, et que les anciennes relations représentaient comme un pays enchanteur, un *Eldorado*; mais tous ces essais ne furent que faibles, et manquèrent par la faute des circonstances. Il serait absolument étranger au but que nous nous sommes proposé dans ce mémoire, d'en faire l'énumération.

Les premiers colons européens donnèrent à la partie où ils s'établirent le nom d'*Osterbygd*. Ils n'eurent pas de ville; du moins on n'en trouve pas de vestiges: un homme ou une famille choisissait un endroit près d'un lac poissonneux, dans une vallée où se trouvaient des pâturages, ou dans des lieux où la chasse pouvait être abondante. Ces aventuriers n'étaient sous aucune autorité directe; chacun faisait ce que bon lui semblait et s'arrangeait de son mieux. On peut supposer que leur constitution, si je puis me servir de ce terme, était patriarcale; et s'il s'est dans la suite formé quelque gouvernement, après l'introduction du christianisme, il y a toute apparence qu'il était monacal, car les traditions et le peu de relations qui nous restent du temps où ces pays étaient habités par des Européens, parlent de couvens. On n'y trouve aucune mention de roi, de vice-roi ou gouverneur envoyé d'Europe; et quand cette colonie fut déclarée domaine royal sous le règne de Marguerite, ce ne fut sans doute qu'à la sollicitation du clergé, et seulement pour la forme, sans que la reine en ait jamais tiré aucun tribut ni redevance.

Les maisons dont il existe encore des vestiges, sont disséminées sur une certaine étendue de terrain ou district dont les Européens prirent possession, après en avoir chassé les Esquimaux, qu'ils contraignirent ainsi à se retirer dans l'ouest. Le côté vers lequel ces sauvages s'enfuirent reçut des nouveaux venus le nom de *Westerbygd*, c'est-à-dire, pays de l'ouest; et celui qu'ils occupèrent eux-mêmes, le nom d'*Osterbygd*, ou peuplade et habitation de l'est; ce qui, comme on le voit, ne prouve nullement que les Européens

se soient établis à la côte orientale du Groenland, mais que Westerbygd et Osterbygd sont les dénominations relatives de deux terrains voisins placés à l'ouest et à l'est l'un par rapport à l'autre. Les établissemens principaux dont on a positivement trouvé les ruines, étaient dans la partie la plus méridionale du Groenland, à-peu-près sous la latitude de 61°, sur la côte occidentale, où il est plus facile d'aborder qu'à la côte orientale. On voit encore, par des restes de maisons en pierres de taille, que les Européens ont empiété sur les Esquimaux dans le terrain de Westerbygd; mais les noms se sont perpétués. Cependant cette dénomination d'Osterbygd ou peuplade de l'est, et quelques autres erreurs d'étymologie dans les traductions des anciennes relations sur le Groenland, et de la route qu'il fallait tenir pour y aller, ont fait croire que la partie du Groenland habitée par les émigrés de l'Islande et par leurs descendans, était vis-à-vis l'ouest de cette île, et entre la latitude de 65° et 66° à-peu-près, comme la côte en est dessinée dans la carte de la mer du Nord comprise entre le 48° et le 72°, et publiée par MM. Verdun de la Crenne, le chevalier de Borda et l'abbé Pingré, en 1778 (1).

Ces préjugés, bien enracinés, furent le motif et la base de l'expédition que l'on me confia en 1786.

J'ai dit que les Européens qui, vers la fin du x.e siècle, abordèrent à la côte du Groenland, y trouvèrent cette race d'hommes que nous connaissons sous le nom d'*Esquimaux*, et qui forment encore la population du pays.

---

(1) La configuration de la côte du Groenland était entièrement inconnue à ces messieurs ils l'auront puisée sans doute à Copenhague, où ils touchèrent avec la frégate *la Flore*, et firent des recherches sur tout ce qui avait rapport à leurs observations et regardait les cartes marines dont ils ont orné la relation de leur voyage, si utile et si instructive. A cette époque, les esprits étaient très-occupés de cette matière, et aujourd'hui l'on s'en occupe peut-être encore. Pour moi, je suis pleinement convaincu de tout ce que j'avancerai, quelque opposé qu'il soit aux idées que l'on s'est faites sur cet objet.

Ils les appelèrent *Skrellinger*, ce qui veut dire hommes débiles et faibles, dont ils se moquèrent, et que peut-être ils chassèrent avec mépris. Cependant il n'est pas invraisemblable que, lorsque, dans le XV.e siècle, la peste affaiblit les Européens, qu'ils n'eurent plus de secours de leurs compatriotes, que les ustensiles leur manquèrent pour la pêche et pour la chasse, et que, ne pouvant, comme les Groenlandais indigènes, se nourrir de chiens marins, les Esquimaux prirent leur revanche et détruisirent les tristes restes de ces étrangers incommodes.

Les Esquimaux qui habitent la partie méridionale du pays vers l'est ou le nord-est, et qui viennent quelquefois vers l'établissement le plus sud des Danois, ont encore aujourd'hui, à ce qu'on prétend, quelques traits qui rappellent les premiers colons européens, par exemple, le nez plus aquilin que les autres, ce qui fait soupçonner qu'ils descendent au moins d'une race mêlée. Ces peuplades n'ont aujourd'hui aucun souvenir de pareils ancêtres; mais le témoignage qui parle le plus haut sur l'existence des Européens dans ce pays, ce sont les vestiges qu'on trouve sur plusieurs points, et qui consistent dans les fondations et les restes de murs en pierre d'un assez grand nombre de maisons, que les Esquimaux n'ont jamais pu construire, puisque cette construction supposerait d'abord la fabrication ou au moins la possession d'outils en fer. Il est nécessaire de dire que, près des lieux où l'on voit des restes d'édifices, les montagnes fournissent de la pierre facile à travailler et très-solide, puisque des murs construits avec cette pierre sans mortier ni chaux, pour lesquels on ne trouvait pas de matière première, s'élèvent encore, après plusieurs siècles, à deux ou trois pieds au-dessus du sol. On ne connaît pas de quelle manière les toits des maisons étaient établis; mais on voit par ce qui reste des murailles qui existent encore, que plusieurs de ces habitations étaient très-grandes: l'enceinte de quelques-unes a de cent à cent vingt pieds de long sur

vingt à trente pieds de large, et les murs ont trois à quatre pieds d'épaisseur. Ces proportions varient beaucoup, et il y en a aussi de petites. On distingue des portes, et, dans quelques endroits, des cloisons, toujours en pierres, ou divisions de chambres dans l'intérieur. Un des murs entre autres a assez de hauteur pour faire juger qu'on y avait pratiqué des fenêtres. On reconnaît parmi ces ruines plusieurs églises. On distingue aussi des enclos plus ou moins étendus, entourés de haies ou murs de pierres brutes, formant des jardins et des propriétés particulières. Tous ces indices ne permettent pas de douter que ce ne soit dans cette partie que les anciens Européens se sont établis.

On pourrait s'étonner de ne pas trouver également de débris de maisons en Islande, que l'on peut regarder comme la mère-patrie des premiers colons du Groenland, et qui a eu, pendant tout le temps que le Groenland fut abandonné, des communications non interrompues avec le Danemarck. La réponse est simple : cette pierre si facile à tailler qui abonde au Groenland, ne se trouve pas en Islande, où il a conséquemment fallu apporter tous les matériaux pour construire les bâtimens et les édifices, si l'on pouvait toutefois dire qu'il y en ait autrefois jamais eu d'autres que les cabanes ou huttes des Islandais indigènes. Les murs de ces huttes, à moitié enfoncés dans la terre ou appuyés à des montagnes, sont très-épais et composés de pierres brutes, entremêlées de terre et de mousse. Les toits, formés de lattes qui ont dû être apportées d'Europe, sont couverts de tourbes et gazons sur lesquels on voit brouter les moutons.

Quant aux Esquimaux du Groenland, ils se font, dans la terre, des espèces de taupinières qui sont plus petites et plus misérables que les huttes des Islandais, et dans lesquelles ils s'accroupissent par famille en hiver. Mais en été, dès que la saison le leur permet, ils vivent sous des tentes faites de peaux de chiens marins, et s'établissent sur

le bord de la mer, d'où ils tirent leur nourriture et leurs vêtemens.

On pourrait se demander encore pourquoi les nouveaux missionnaires qui sont arrivés au Groenland il y a précisément un siècle , et les établissemens danois formés peu de temps après, ne se sont pas fixés dans la partie antérieurement habitée par les Européens; partie qui, d'après les anciennes relations, était abondante en beaux pâturages, et présentait, dans le beau temps, le phénomène d'une végétation spontanée.

La première réponse que l'on peut faire à cette question, c'est que les missionnaires qui abordèrent à la côte occidentale, occupés uniquement à convertir les païens et ne songeant qu'à pénétrer chez eux, les petits établissemens formés successivement sur cette côte n'avaient d'autre objet que de maintenir ces religieux. On ne s'avisa que plus tard d'y envoyer des commis et des agens pour ouvrir avec les indigènes un commerce d'huile de baleine et de peaux de chiens marins; et lorsqu'on voulut créer le plus méridional de ces établissemens, alors seulement on découvrit les traces d'anciennes habitations. Si l'on n'a cherché à introduire aucune espèce de culture dans ces nouveaux établissemens, il faut l'attribuer à ce que la température y est devenue bien plus froide qu'elle ne l'était il y a douze à quatorze siècles. Si, dans les montagnes de la Suisse et d'autres pays élevés, l'action du soleil ne s'est point fait sentir sur les glaces, qui, au contraire, ont augmenté depuis que nous les connaissons, comment pourrait-il en être autrement sous une latitude aussi haute que celle du Groenland? Cette grande presqu'île, dont la large base tient au pôle, du moins autant que nous pouvons le présumer, doit ressentir tous les effets du froid le plus intense. Mais, selon toutes les inductions de la physique, les glaces qui couvrent aujourd'hui une grande partie de l'espace voisin des pôles ne furent pas créées au moment où le Tout-Puissant donna la

forme présente à notre globe. Les glaces ont naturellement dû augmenter et pourront encore s'accroître jusqu'à ce que d'autres causes en arrêtent les progrès. Il est hors de doute que, dans les siècles antérieurs, la partie méridionale du Groenland ne fut pas autant envahie par les glaces qu'elle l'est de nos jours, et que le climat n'était pas si rude qu'à présent: dans la belle saison, les vallées se dégageaient des neiges et des glaces et se couvraient de pâturages. Si le Groenland eût été un pays plat, je suppose que le soleil aurait eu plus d'action sur la fonte des neiges et des glaces : mais ce n'est qu'un amas de hautes montagnes, et la côte ne présente, dans toute son étendue, que des escarpemens qui se perdent dans les nues et dont les cimes blanches sont couvertes de glaces et de neiges. Les moins hautes sont couronnées de plateaux et de pitons ou pointes noires; il n'existe généralement qu'un très-petit nombre d'endroits où l'on puisse aborder et former quelques établissemens. Des personnes qui ont habité le Groenland pendant plusieurs années, m'ont assuré qu'elles y avaient vu, en été, des vallées étroites ou gorges de montagnes libres de glaces; que les rennes, les lièvres et les perdrix y venaient chercher leur nourriture : mais qu'après un hiver rude, pendant lequel il était tombé une quantité considérable de neige, survint un dégel qui fut suivi d'une nouvelle gelée dont l'effet fut de former au-dessus de la neige une croûte de glaces que les rayons du soleil, interceptés par les montagnes, ne parvinrent plus à dissoudre. C'est ainsi que ces glaciers se sont avancés jusqu'au bord de la mer et à l'extrémité la plus méridionale du pays jusqu'au cap Farewell, sous les 59° 40' de latitude (1). Il est impossible à des êtres humains de gravir

(1) Ce qui, selon moi, empêche le Canada et le nord de l'Amérique d'être envahis par les neiges et par les glaces, c'est qu'il s'y trouve de grandes plaines et beaucoup de pays plats sur lesquels les rayons du soleil peuvent agir librement. Aussi ces contrées sont-elles riches en eaux, en grands lacs, en marécages, &c.

sur ces montagnes et de pénétrer à quelque distance dans l'intérieur du pays. Il n'y a que les environs des golfes les plus au sud qui offrent, à quelques lieues dans les terres, plusieurs vallées où le soleil et l'air du printemps fondent encore les neiges, et où croissent quelques broussailles de bouleau. On ne peut en approcher qu'en canot, et, lorsque les courans ayant brisé les glaces, on parvient à se glisser entre les ouvertures. On découvre alors des lacs, des rivières des cascades qui tombent des montagnes, et même des sources d'eau chaude (1); mais on arrive bientôt au pied des montagnes et des glaciers, qui présentent une barrière insurmontable. C'est principalement ici que l'on trouve les restes des anciennes habitations dont nous avons parlé plus haut. Les Danois qui, dans les derniers temps, sont venus dans cette partie du pays, ont essayé d'élever quelques animaux domestiques, tels que vaches et moutons; mais ils n'ont pu réussir, tant par la difficulté de nourrir ces bestiaux pendant la mauvaise saison, que par celle de leur construire des abris contre la rigueur du froid.

Il y a un siècle qu'un curé nommé *Égède* quitta sa paroisse par une sorte d'inspiration, pour aller prêcher l'évangile aux Esquimaux qui habitent le Groenland. Il en avait sans doute entendu parler par des pêcheurs baleiniers et avait lu les relations des anciens Normands, qui, dans les temps antérieurs, s'étaient établis dans ce pays, mais dont on avait perdu les traces. Cet ecclésiastique n'avait pu parvenir, pendant plusieurs années, malgré ses instances, à obtenir la permission et les moyens d'accomplir son voyage; le Danemarck était alors en guerre. Mais, à la paix, le gouvernement donna au curé Égède les secours nécessaires, et il partit en 1721, avec sa femme, et des enfans en bas âge, pour ces rivages inhospitaliers. Il fut le premier envoyé du gouvernement

---

(1) On ne connaît cependant point positivement de volcan dans le Groenland; on a seulement quelques indices qu'il en existe dans l'intérieur.

danois dans ce pays: d'autres missionnaires réguliers le suivirent et formèrent des établissemens en échelons sur la côte occidentale du Groenland, la seule dont les baleiniers du détroit de Davis eussent quelques vagues connaissances, et où l'on pût aborder, non sans de grandes difficultés, à cause des glaces flottantes. Le nom d'Égède sera toujours en vénération dans nos annales. Il travailla avec le zèle et le dévouement d'un véritable apôtre pendant une longue suite d'années, et mourut dans sa mission. Il éleva un de ses fils dans les mêmes principes de charité évangélique, et l'envoya ensuite à Copenhague pour achever ses études et recevoir la prêtrise. Ce digne fils retourna au Groenland travailler avec son père, et lui succéda: avancé en âge, épuisé de fatigues, il revint finir ses jours à Copenhague, avec le titre d'évêque, qu'il avait si bien mérité. Le reste de sa vie fut employé à instruire dans la langue groenlandaise les jeunes théologiens qui aspiraient à se rendre dans ce pays comme missionnaires; il partagea jusqu'au dernier soupir les travaux de la direction des missions.

Malgré le long séjour que MM. Egède, père et fils, avaient fait dans le Groenland, malgré leurs courses pénibles le long de la côte occidentale, depuis le 72.e degré de latitude et même au-delà jusqu'au cap méridional au-dessous du 60.e degré, malgré tous les soins qu'ils avaient pris de recueillir des renseignemens sur les anciens habitans d'Osterbygd, ils n'avaient rien découvert de positif. Ils avaient seulement vu quelques Esquimaux, qui vivent en petit nombre à peu de distance au nord et au nord-est du cap Farewel, ou à la côte orientale, et qui, de temps à autre, voyagent et viennent avec beaucoup de difficultés voir leurs compatriotes occidentaux, mais sans obtenir aucun éclaircissement, parce que, comme je l'ai déjà dit, ces habitans n'ont aucune tradition des temps anciens.

Je ne dois pas passer sous silence qu'au milieu du siècle dernier, c'est-à-dire, dans les années 1750, 1751 et 1752,

un facteur ou commis des loges danoises à la côte occidentale et méridionale du Groenland, homme extrêmement sobre et qui s'était habitué à vivre avec les Esquimaux et comme eux, entreprit, équipé comme ils le sont quand ils vont à la côte occidentale, de voyager dans un canot du pays, monté par quelques-uns de ces sauvages qu'il s'était attachés, et de remonter la côte orientale, afin de découvrir l'ancien pays d'Osterbygd. Il revint, après avoir parcouru, avec des fatigues et des souffrances inouies, une très-petite étendue de la côte orientale, sans avoir pu fixer le point où il était parvenu, parce qu'il n'avait pas d'instrumens pour prendre hauteur; mais il ne trouva qu'une côte désolée et très-peu habitée, peu de ressources dans la chasse et dans la pêche, des difficultés immenses et sans cesse renaissantes pour obtenir quelques alimens, et continuellement des glaces flottantes le long des côtes. On possède le journal détaillé de ce triste et monotone voyage.

Cependant les missionnaires n'ont jamais abandonné l'opinion que le pays dont les Européens avaient anciennement pris possession, était à la côte orientale et vis-à-vis l'Islande. Ils furent de plus dans la persuasion que le détroit de Frobisher existait ou avait existé, parce qu'on voyait ce détroit dessiné sur toutes les cartes. On le voit aussi dans celle de M. Verdun de la Crenne, qui avait, comme je l'ai fait remarquer, puisé ce document à Copenhague. Je ne conçois pas comment cette erreur s'est glissée dans toutes les cartes. Enfin ces bonnes gens cherchaient le débouquement de ce détroit dans celui de Davis, à la côte occidentale du Groenland, et crurent qu'il avait été, par succession de temps, obstrué par les glaces, ce qui avait de la probabilité. Notre respectable évêque Égède, toujours occupé du Groenland et des Groenlandais de l'Osterbygd, ne cessa de presser le gouvernement de faire de nouvelles tentatives pour retrouver ce pays perdu. Il crut découvrir que les plans qu'on avait suivis autrefois pour y aller directement par mer, avaient été

mal conçus; qu'il ne fallait pas monter la côte depuis le cap Farewell, vers le nord ou le nord-est, mais qu'il fallait partir de l'Islande et attaquer la côte perdue sous le 65.ᵉ degré de latitude à-peu-près, ou sous le parallèle du mont Sneefields-Jokul, montagne très-remarquable sur un promontoire d'Islande (*voyez* le voyage de *la Flore*), et qui, d'un temps clair, se voit très-bien à la distance de trente lieues marines. Une tradition, peut-être mal interprétée, disait qu'on pouvait voir en même temps cette montagne, à laquelle on avait donné le nom de *Chemise blanche*, et une autre du Groenland dite *la Chemise bleue*; ce qui confirmait l'idée de la proximité des côtes. Enfin l'évêque plein de zèle obtint, en 1786, ce qu'il avait si ardemment desiré; une expédition fut résolue, et l'on me fit l'honneur de me la confier. Un fils de M. l'évêque, lieutenant dans la marine, en fit partie, et fut même chargé de la continuer, comme on va le voir. On choisit un bâtiment baleinier, comme plus propre à résister aux accidens qui pouvaient arriver à l'approche des glaces. L'évêque pensait que nous arriverions trop tard, et que la côte serait plus accessible de bonne heure au printemps. Pour que rien ne manquât au plan, un autre petit bâtiment, espèce de cutter ou yacht, qui avait fait un voyage au Groenland l'année précédente, fut destiné à porter des provisions et d'autres objets nécessaires en Islande, pour rester ensuite à ma disposition et me suivre dans mon expédition. Je pouvais le renvoyer selon les circonstances; mais dans le cas où les glaces m'empêcheraient de réussir, je devais approvisionner ce bâtiment, et le laisser hiverner en Islande sous le commandement du lieutenant Égède, qui devait, au printemps suivant, reprendre la mer le plutôt possible, pour aller à la recherche de la côte tant desirée, et dont on croyait qu'il serait alors plus facile de faire la découverte (1).

---

(1) J'étais d'une opinion absolument contraire; je croyais, et je crois encore, que si jamais l'on peut aborder cette côte, ce sera plutôt dans l'arrière-

Il était naturel que, destiné à cette expédition, je m'instruisisse d'abord par la lecture des voyages faits vers ces parages. Je lus donc celui de Frobisher dans la collection de Hackluis. Quel fut mon étonnement de voir que ce navigateur anglais, qui avait fait trois voyages consécutifs (en 1576, 1577 et 1578) vers le détroit de la baie d'Hudson, n'avait découvert aucun détroit dans le continent du Groenland! Dans les deux premiers voyages, il n'avait pu approcher, à cause des brumes et des glaces, et n'avait vu que des montagnes couvertes de glaces et de neiges; dans le dernier, il réussit à mettre un canot à terre, sans trouver de port. Il avait cependant vu des Esquimaux, et croyait que cette terre s'appelait *Ouest-Frizeland*. Il régnait à cette époque beaucoup de confusion dans la position et dans les noms qu'on donnait aux pays découverts, faute d'observations astronomiques et nautiques. Je m'empressai donc d'adresser à l'académie des sciences un mémoire qui fut lu et inséré dans ses actes, pour prouver que le détroit de Frobisher n'avait jamais existé en Groenland, afin de prévenir les reproches qu'on pourrait me faire, si je ne réussissais pas à trouver l'Osterbygd, de n'avoir pas cherché ce détroit. Si j'eusse connu les anciennes langues islandaises, si j'eusse su lire les *saga*, &c., j'aurais dit: Ne m'envoyez pas chercher les restes des habitations des Normands vis-à-vis de l'Islande. Mais je n'en savais pas plus que ceux qui étaient épris de cette idée (1).

---

saison, après la débâcle des glaces flottantes qui viennent du nord et passent le long de cette même côte; j'en parlerai bientôt plus au long. J'étais cependant bien aise, pour plusieurs raisons, d'avoir avec moi ce bâtiment, quoique dans la suite ce fut la cause qui m'obligea de quitter la partie plutôt que je ne l'aurais voulu.

(1) M. le secrétaire Eggers, homme érudit, qui s'était appliqué à l'étude des langues anciennes, et avait approfondi, en remontant aux sources, toutes les histoires de voyages qui peuvent donner quelques éclaircissemens sur les établissemens des anciens Normands dans l'*Osterbygd*, a profité des dernières recherches, et a publié, en 1792, un mémoire dans lequel il a, selon moi, prouvé jusqu'à l'évidence ce que j'ai avancé dans ce mémoire; je partage son sentiment, à peu de choses près.

Pour diminuer les frais de l'expédition, et la rendre d'ailleurs aussi utile que possible, je pris un chargement de bois de charpente que je devais déposer en Islande. Enfin je sollicitai des instructions pour employer les moyens que les circonstances me présenteraient de faire des observations nautiques et hydrographiques. Il y avait à cet égard des points qui m'intéressaient d'autant plus, que, l'année précédente, on avait créé un dépôt des cartes marines, et que j'avais eu l'honneur d'en être nommé le directeur. Les îles Shetland étaient, je le savais par expérience, mal placées sur toutes les cartes. Une partie de la côte d'Islande, celle précisément où je devais aller, avait été relevée : mais les élémens seuls des cartes existaient; celui qui avait commencé ce travail était mort avant de l'avoir rédigé et mis en ordre; il fallait le terminer. Dans l'année 1783, il avait paru, aux environs de l'Islande, une île volcanique qui depuis a disparu, mais elle pouvait avoir laissé quelque écueil dont il était important de fixer la position. Mes instructions furent expédiées en conséquence, au grand regret de ceux qui en conclurent que je ne regardais la découverte du Groenland que comme un objet secondaire.

Je publie aujourd'hui, par la voie des *Annales maritimes et coloniales* de France, un extrait de mon journal, accompagné d'une carte pour montrer les routes que j'ai tenues et les manœuvres que j'ai faites jour par jour à la côte orientale du Groenland, vis-à-vis de l'Islande; je terminerai ce petit ouvrage par quelques réflexions sur le mouvement des glaces de la haute mer arctique.

EXTRAIT du Journal d'un Voyage fait en 1786, à la recherche de la côte orientale du Groenland, sous le 65.e degré de latitude, par M. DE LOWENÖRN.

MES instructions portaient que je partirais le 20 avril : je fus prêt à cette époque; mais nous fûmes retardés par des obstacles qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de sur-

monter. L'hiver de 1785 à 1786 avait été tantôt extrêmement doux, tantôt très-rigoureux. La gelée devint si rude à la fin de février et au commencement de mars, que, dans le courant de ce dernier mois, on allait en voiture sur la glace entre la côte danoise de la Séelande et celle de Scanie en Suède. La débâcle eut lieu dans le mois d'avril; mais comme le temps restait beau, qu'il n'y avait ni pluies ni forts vents, une partie des glaçons allait et venait dans le détroit. Le port et la rade de Copenhague en furent tellement remplis, que le port, qui ressemble à un cu-de-sac, se trouva bloqué. Les bâtimens qui entraient dans la Baltique ou qui en sortaient, passaient au milieu des glaces, mais sans beaucoup de danger.

Ce ne fut que le 2 mai qu'un vent frais du nord-ouest ouvrit un chenal et rompit cette barricade. J'appareillai de suite, et mon vaisseau traversa le premier cette banquise, si elle pouvait mériter ce nom (1), sans aucun accident. Je me proposai de passer entre les îles Orcades et Shetland; et le 9, je reconnus *Fair-Hill.* Le temps était beau et assez calme ; je fis, autant qu'il me fut possible, des observations et des relèvemens de la partie méridionale des îles Shetland et de l'île *Fouloé,* me proposant de m'y arrêter davantage à mon retour. Le 14, je pris connaissance des îles *West-Manoerne,* à la côte méridionale de l'Islande. Le 15, je doublai le cap Reikianees, et passai entre ce cap et les roches aux Oiseaux : beau temps, vent variable, quelquefois contraire, avec lequel je courus de petites bordées et relevai

---

(1) Les hivers sont extrêmement variés dans nos parages : quelquefois, ils sont rudes au commencement, et cessent de bonne heure vers le printemps; d'autres fois, c'est le contraire. Enfin on voit des hivers se signaler par des gelées très-fortes et des neiges abondantes, entremêlées de coups de vent, de dégel et de pluies. Il arrive aussi que les glaces séjournent dans la rade de Copenhague jusqu'au mois de mai, comme en 1786; ou que ces glaces n'interrompent la navigation à aucune époque de l'année, comme cela a eu lieu l'hiver dernier, de 1821 à 1822.

la côte pour corriger les cartes. Du point où sont ces rochers, on découvre déjà, pourvu que le temps soit clair, le mont Sneefields-Jokul (1), qui a l'apparence d'un nuage blanc s'élevant sur l'horizon. Le 16, je mouillai dans l'après-midi au port de Holmenshavn; c'est ainsi qu'on nomme le port de *Reikiavik*, chef-lieu de l'île, où résident le gouverneur et les premières autorités. Je m'occupai aussitôt de débarquer les bois de charpente que j'apportais; je donnai ensuite au bâtiment un autre arrimage, et tel qu'il convenait à sa destination. Ces opérations durent nécessairement m'arrêter quelque temps. Un de mes premiers soins avait été d'établir un petit observatoire sur l'îlot nommé *Orfars-ey*, à peu de distance duquel le vaisseau était affourché, et où se trouvait une maisonnette. Je ne rendrai point compte, dans ce mémoire, des observations que j'ai faites, soit dans ce port, soit sur d'autres points de l'Islande où j'ai touché, ni même de celles qui ont eu lieu en naviguant près des côtes; elles ont toutes servi à rectifier les cartes en croquis qui avaient été, quelques années auparavant, levées par M. Minor, et m'ont mis en état de publier moi-même, en 1788, les cartes de la côte occidentale de l'Islande : j'en ai donné le rapport détaillé dans le routier qui les accompagne (2). Si je n'étais venu dans ces parages et sur les lieux mêmes, il n'aurait jamais été possible de débrouiller les manuscrits de feu M. Minor; et j'ose me flatter que les cartes que j'ai publiées sont parfaitement exactes, et qu'elles ont rendu beaucoup de services. Ce fut donc un des principaux fruits de l'expédition. Quant aux autres travaux que je fis à mon observatoire et dans les autres posi-

---

(1) *Jokul* signifie en islandais une montagne si élevée, que sa cime est constamment couverte de neiges et de glaces, proprement un *glacier*.

(2) Ces cartes, et toutes celles qu'a publiées le dépôt dont j'ai l'honneur d'être le directeur, ont été communiquées au dépôt général de la marine de France, à Paris, avec la traduction manuscrite des descriptions et des routiers qui en dépendent.

tions, ils ont eu pour objet la déclinaison et la variation diurne de l'aiguille aimantée. Je les ai communiqués à l'académie royale des sciences; je les passerai donc ici sous silence, et je ne parlerai dans ce mémoire que de l'expédition même.

Je trouvai l'yacht dont il est parlé dans l'avant-propos, au port de Holmenshavn; il avait saisi un moment favorable pour sortir de Copenhague à la mi-avril, m'avait précédé dans ces parages, et s'occupait aussi à débarquer sa cargaison. Cette opération terminée, je pris possession du bâtiment. J'en donnai le commandement à mon second, M. le lieutenant de Grove (1), et M. Égède s'embarqua avec lui. Je l'envoyai d'abord à la découverte de l'île volcanique qui avait paru et disparu en 1783, afin de mettre à profit le temps que j'étais forcé de passer au port de Holmenshavn. M. de Grove, après avoir croisé environ une quinzaine de jours dans les parages où l'île volcanique avait existé, souvent contrarié par les mauvais temps et par les brumes, commençait à désespérer de rien trouver, quand tout-à-coup il aperçut des brisans et découvrit un écueil ou rocher à fleur d'eau de basse mer, qui lui parut s'étendre la longueur d'une encablure et plus; les brisans se prolongeaient à deux ou trois encablures dans une direction presque est et ouest. Il prit les relèvemens nécessaires, détermina la position de ce danger, relativement aux rochers des Oiseaux et du cap Reikianees (2), et vint me rejoindre. Je me proposai bien, si les circonstances me le permettaient, d'en prendre aussi connaissance à mon retour; ce que je fis, comme on le verra.

Pendant mon séjour à Reikiavik, je fis tous mes efforts pour obtenir quelques renseignemens sur la côte du Groen-

---

(1) Aujourd'hui membre du conseil royal de l'amirauté.

(2) *Voir* le voyage déjà cité de la frégate *la Flore*, de MM. Verdun de la Crenne, Borda et Pingré.

land, qui devait être à-peu-près vis-à-vis de ce port, sous le même parallèle, et pour savoir si l'on n'avait jamais ouï dire que des bâtimens destinés pour l'Islande, battus par des vents contraires, eussent pu voir cette côte ou rencontrer les îles que les anciennes traditions placent entre les deux côtes ; mais je ne pus découvrir la moindre trace de semblables rapports.

Le 1.er juin, nous sentîmes tous à bord une secousse que chacun expliqua à sa manière. Les uns crurent que quelque chose était tombée dans le navire; les autres, que c'était l'effet d'une bourasque rapide comme l'éclair. Nous apprîmes bientôt qu'un tremblement de terre, qui n'eut aucune suite, s'était, au même instant, fait sentir à terre.

Le 20, les affaires pour lesquelles j'étais entré au port de Reikiavik étant terminées, le lest changé et le bâtiment arrimé de nouveau, je pris les rafraîchissemens qu'offre le pays, et me tins prêt à appareiller; mais le mauvais temps et les vents contraires nous retinrent.

Le 27, une brise favorable me permit de mettre à la voile, accompagné de l'yacht, toujours commandé par M. de Grove. En sortant, nous eûmes le bonheur de rencontrer et de héler un bâtiment qui venait de Copenhague, et qui nous apportait des lettres et plusieurs objets nécessaires à notre campagne. Pendant quelques jours, nous eûmes des calmes entremêlés de vents variables ; nous fîmes des observations autant que les brumes le permettaient, particulièrement à la côte septentrionale du golfe de Faxe-Bugt. Nous nous mîmes sous le parallèle du mont Sneefields-Jokul, pour le prendre comme point de départ, et pour diriger notre route vers l'ouest autant que possible. Nous avions à bord deux montres marines, mais malheureusement elles étaient mal établies; cependant, de temps en temps, et en les employant avec prudence, elles ne nous furent pas absolument inutiles.

Le 29, je crus observer un phénomène qui ne fut peut-être que l'effet d'une illusion, car je n'ai jamais entendu

dire que personne en ait vu de semblable; mais je le rapporte de bonne foi, et les officiers du bord le remarquèrent comme moi. Le matin, le temps était calme et serein, la mer belle, le ciel sans nuages; le soleil luisait faiblement; ses rayons étaient amortis par une brume légère ou un air *gras* , si je puis me servir de cette expression ; au nord-ouest, vers l'horizon, l'air était moins chargé, sans être absolument clair; on ne voyait pas cet éther bleu qui rend la voûte céleste si magnifique. Dans cet état de l'atmosphère, que je ne puis peindre autrement, il nous sembla voir dans cette partie du nord-ouest, près de l'horizon, des mouvemens semblables à des aurores boréales, à ces colonnes de flammes en pointe qui, chez nous, en hiver, pendant la nuit, s'élèvent de même près de l'horizon. Plus haut, sur le ciel, elles se perdaient dans l'espace. Elles étaient blanchâtres, sans couleur, puisque c'était le jour; mais leur jeu et leurs mouvemens dans l'air nous parurent bien distincts, quoique faibles, et durèrent au moins une demi-heure. Le lendemain, nous crûmes voir la même chose, mais bien plus faiblement. Je laisse aux savans à décider si des aurores boréales dans cette saison sont une illusion. Il ne peut être question de celles de nuit, puisqu'il n'en fait presque point, à cette époque de l'année, sous la latitude où nous nous trouvions.

Le 30, à six heures de l'après-midi, l'horizon s'éclaircit derrière nous, et nous relevâmes le mont Sneefields-Jokul à l'est du monde, à la distance d'environ vingt-sept lieues. En avant de nous, l'air était, de temps à autre, chargé de brouillards, et l'horizon de gros nuages. Néanmoins, dans les éclaircies, nous crûmes bien positivement discerner, mais à une grande distance, une terre ayant l'aspect de montagnes dont les cimes étaient couvertes de neiges comme des glaciers (1). L'imagination de plu-

(1) Ce n'étaient que des nuages blancs.

sieurs d'entre nous s'exalta, et nous ne doutâmes pas, pour le moment, de la vérité des anciennes relations qui disent qu'on peut, par un temps favorable, découvrir les deux terres en même temps. Notre attente était vive. Je fis valoir la route à l'ouest, autant que le permettait un vent variable du sud-ouest.

Le 1.er juillet, faisant l'ouest quart nord, mais avec un temps brumeux à ne voir qu'à une petite distance, nous crûmes, vers cinq heures après midi, apercevoir, dans un moment d'éclaircie, une terre en avant de nous. Le vent passa à l'est, et la brume devint si forte, qu'on ne pouvait rien distinguer à la longueur du navire. Je vins donc au vent, et je courus de petites bordées sous une légère voilure, espérant qu'un vent favorable nous ferait voir cette terre desirée. A dix heures du soir, une éclaircie nous fit encore illusion ; nous crûmes de nouveau voir terre : j'arrivai tout de suite, mais bientôt l'épaisseur des brumes nous obligea à remettre au vent. A minuit, nouvelle éclaircie, même illusion. Nous étions par 65° 13′ 30″ de latitude et 31° 16′ de longitude occidentale de Paris. Il vint alors autour de nous des glaces flottantes entre lesquelles il fallut manœuvrer.

Le 2, à deux heures du matin, dans une éclaircie apparente, nous crûmes encore voir la terre; mais peu à peu le soleil s'élevant sur l'horizon, les brumes se dissipèrent, et nous ne vîmes, à notre grand regret, que des glaces immenses. Relevant une pointe avancée au sud-ouest, je gouvernai pour doubler cette pointe de près, calculant que ce pouvaient être des glaces arrêtées par un cap, et qu'en le doublant nous trouverions quelque abri contre les glaces. L'imagination de l'équipage était frappée ; on crut voir la terre : mais le temps, qui devint ce jour-là très-beau, ne nous laissa, même avec les meilleures lunettes et en montant à la tête des mâts, rien découvrir que des glaces et nulle apparence de terre. Je joins ici une carte où l'on voit d'un coup d'œil la route que j'ai tenue parmi les glaces. Après avoir doublé

la pointe de glace relevée au sud-ouest, et ne voyant rien devant nous, je fis porter à l'ouest tenant du nord, bon vent, beau temps, et je courus environ trente lieues jusqu'au lendemain.

Le 3, nous nous trouvâmes par 65° de latitude et 35° 8' de longitude ouest de Paris; nous vîmes une continuité de bancs à tribord. Si les anciennes traditions étaient vraies ou bien comprises, nous devions, dans cette route, nous être trouvés près de terre ou l'avoir vue depuis long-temps. Nous étions à soixante-quinze lieues du mont Sneefields-Jokul en Islande. Nous jouîmes toute la journée d'un temps superbe. L'imagination toujours frappée, les vigies crièrent quelquefois, *Terre en avant à nous;* mais, à mesure que nous avancions, toutes ces apparences s'évanouissaient. Dans la matinée, nous rencontrâmes beaucoup de glaces flottantes; nous observâmes la variation de la boussole de 45° 10' ouest. Un peu avant midi, nous découvrîmes enfin véritablement une terre et de hautes montagnes que nous relevâmes au nord 36° ouest du monde. Nous vîmes cette terre tout l'après-midi et le lendemain, et nous restâmes convaincus que c'étaient bien des montagnes, et non pas des glaces qui changent de place et de formes. Tout le monde sait combien l'estime de la distance où l'on est d'un objet est incertaine : les plus exercés à juger à bord, et moi-même, nous nous en crûmes éloignés d'au moins six lieues. L'intervalle entre ces montagnes et le mont Sneefields-Jokul en Islande est donc au moins de quatre-vingt-six lieues marines; et il me paraît prouvé jusqu'à l'évidence que ces deux montagnes n'ont pu être vues en même temps par quelqu'un placé au milieu de l'espace qui les sépare.

Dans l'après-midi, les glaces en mouvement commencèrent à nous inquiéter sérieusement; nous nous trouvâmes engolfé par elles, avec très-peu d'apparence d'en sortir, le vent au sud, preque calme. Nous n'avions quelquefois pas plus de trois points d'ouverture du compas vers la mer;

je courais des bordées d'un côté de la glace à l'autre. Dans cette situation, notre attention fut attirée par quelques oiseaux aquatiques qui vinrent s'abattre sur quelque chose de noir à la surface de la mer, à quelque distance du navire. D'abord je craignis que ce ne fût un écueil ; je sondai sans trouver fond par deux cents brasses. J'envoyai un canot pour examiner ce que c'était, et l'officier vint aussitôt me dire que ce n'était point une roche, mais une grande pièce de bois que nous tirâmes à bord : elle était d'acajou et avait quatorze à quinze pieds de long sur quinze à seize pouces d'écarrissage (1). Je ferai remarquer que, pendant tout le temps que nous fûmes entourés de glaces, nous n'avons, dans leur immense étendue, vu aucun animal vivant, ni ours blancs, ni chiens marins, ni baleines, et que nous n'avons absolument aperçu que le petit nombre d'oiseaux qui, sur cette pièce de bois, cherchaient apparemment à picoter les vers qui étaient encore à sa surface.

---

(1) Il n'est pas extraordinaire de rencontrer dans ces parages des bois flottans, soit des arbres entiers avec leurs racines, soit des pièces façonnées à coups de hache. On sait qu'ils viennent de la mer Blanche : dans le débordement des fleuves de la Sibérie, entraînés par les courans, ils arrivent quelquefois en assez grande quantité sur les côtes septentrionales de l'Islande, et même sur les cotes occidentales du Groenland, après avoir tourné autour du cap Farewell et monté dans la baie de Baffins. Si l'on en remarque moins aujourd'hui, c'est que les forêts diminuent près des fleuves par l'abondante exploitation qu'on en fait pour l'étranger. On sait donc d'où viennent ces bois; mais ils ne sont pas d'acajou comme la pièce que j'ai trouvée, à mon grand étonnement, dans ces régions. Elle a dû rester en mer un temps considérable; car, en la sciant, nous avons vu que les vers de mer, qui mangent les bordages des vaisseaux, ce dont on les garantit en les doublant en cuivre, avaient perforé cette énorme pièce jusqu'au centre. Le sapin et le chêne lui-même, qu'on emploie dans la construction des vaisseaux et des ouvrages hydrauliques, sont, en peu d'années, détruits par ces insectes aquatiques; mais il est bien connu qu'il leur faut beaucoup de temps pour pénétrer dans d'autres bois, et notamment dans l'acajou. Il me semble aussi que la pesanteur spécifique de cette pièce, surpassant celle de l'eau, aurait dû la faire couler à fond, et qu'elle n'est devenue flottante que parce qu'elle était percée dans l'intérieur. Restera ensuite à décider comment les courans l'ont pu amener jusque sous cette latitude arctique.

Le 4, nous continuâmes à nous trouver dans une position embarrassante, craignant d'être serrés par les glaces, le vent au sud-sud-est. Heureusement nous avions un temps superbe. A midi les glaces parurent s'ouvrir vers l'ouest. Je donnai de ce côté pour essayer de gagner la côte en dedans des glaces que nous avions devant nous; mais nous vîmes bientôt que des masses de glaces sans bornes couvraient toute la surface de la mer vers cette partie et vers le nord. Je travaillai à en sortir. Sur le soir, le temps fut mauvais; nous eûmes des brumes et de la pluie. Je portai le cap au sud-ouest, tenant au plus près, lorsque heureusement le vent passa, vers minuit, au sud du monde, et monta ensuite peu à peu au sud-ouest et ouest-sud-ouest. Je virai aussitôt de bord, courant la bordée du sud une quinzaine de lieues, pour me tirer des glaces, que nous laissâmes à tribord. Quel parti prendre alors ? Revenir vers le nord pour aller reconnaître le pays que nous avions vu dans le lointain, était impossible, à cause des glaces. Courir vers le sud, et tâcher d'accoster sous quelque latitude plus méridionale, où les glaces n'étaient peut-être pas encore parvenues, c'était agir contre mes instructions et contre l'idée où j'étais encore moi-même que l'on devait trouver les anciennes habitations de l'Osterbygd vis-à-vis l'Islande. Or, nous savions que toutes les glaces venaient du nord et du nord-est, qu'elles chariaient vers le sud ou sud-ouest, le long de la côte du Groenland. Nous jugeâmes que toute cette côte que nous avions longée, devait prendre cette marche, et nous opposerait les mêmes obstacles lorsque nous irions vers le sud en suivant la côte de Herjolfnees.

Persuadés que si la côte de l'Osterbygd est telle qu'elle se trouve dessinée dans la carte de Verdun de la Crenne, les glaces pourraient dans quelque temps la quitter et nous donner un plus libre accès, nous retournâmes vers l'est et remontâmes vers le nord pour prendre les glaces à dos.

Le 5 et le 6, le temps fut très-désagréable, la mer mau-

vaise et l'air chargé. Je tins la route marquée dans la carte ci-jointe.

Le 7, à midi, arrivé à-peu-près vers le méridien où j'avais la première fois rencontré les glaces, je vins au vent, faisant valoir la route au plus près au nord. Dans l'après-midi, étant par 65° de latitude et 30° 30′ de longitude, à trente-cinq lieues environ à l'ouest quart nord 3° nord du mont Sneefields-Jokul, on crut voir terre en avant: le temps était brumeux et presque calme. Les imaginations s'échauffèrent de nouveau à bord, et l'on crut que c'étaient enfin les îles ou rochers entre l'Islande et le Groenland, nommés par les anciens Gundbiernskioer, objet de tant de traditions fabuleuses ou du moins mal comprises (1). Bientôt l'illusion se dissipa: le temps s'éclaircit; nous approchâmes de cette prétendue terre, et nous reconnûmes que c'étaient des masses de glaces flottantes, à travers lesquelles il fallut manœuvrer et qui s'étendaient vers l'ouest et vers le nord. Elles me paraissaient évidemment les mêmes que celles que nous avions rencontrées le 2 du mois. Je dirigeai donc ma route vers l'est, le long des glaces de bâbord.

Le 8, nous rencontrâmes encore un grand nombre de pièces de glaces détachées que nous eûmes beaucoup de peine à éviter: heureusement il faisait beau temps, et suffisamment de vent pour gouverner à pouvoir les dépasser. Ces masses énormes sont souvent mues avec rapidité contre le vent et la mer, et même contre le courant apparent; car le courant au-dessous de l'eau agit avec plus de force contre leur base, qui est extrêmement profonde. Nous nous trouvâmes une fois fort embarrassés entre deux de ces montagnes, dont l'une avait une teinte bleuâtre et l'autre blanche, probablement à cause de la neige qui la couvrait.

---

(1) S'il eût jamais existé des îles dans cette position, il n'est pas douteux qu'on en aurait eu connaissance depuis long-temps. Elles seraient trop près de l'Islande pour que les bâtimens baleiniers qui fréquentent ces parages, ne les eussent pas découvertes.

Nous nous rapprochâmes ainsi de la côte de l'Islande, sous la latitude du cap Staalborg (cap Beverdin de Verdun de la Crenne), dont nous ne fûmes éloignés que de quinze à seize lieues. Nous ne pouvions, sous aucun rapport, atteindre le but qui nous était assigné en restant en mer, et il fallait laisser aux glaces le temps de s'éloigner. Je pris la résolution d'aborder un des ports septentrionaux de l'Islande, dans l'espoir que les glaces pourraient continuer leur route vers le sud et rendre la navigation plus libre, et pour tâcher d'obtenir tous les renseignemens possibles sur l'état de la mer auprès de la partie septentrionale de l'île.

Plusieurs motifs me déterminèrent pour le port de Dyrefiord. Celui qui se trouve dans le golfe d'Isefiord, nommé Skuttelsfiord, est je l'avoue plus au nord, mais trop enfoncé dans le golfe pour y entrer et pour en sortir avec la même facilité. Je donnai donc rendez-vous à ma conserve, qui jusqu'alors ne s'était pas encore séparée de moi, au port de Dyrefiord, et je fis route vers le cap de Haalbierg, afin de suivre la côte de l'Islande et de pouvoir plus facilement reconnaître les caps et pointes avancées des golfes, et de ne pas manquer celui où je me proposais d'aller.

Le 9 au matin, nous nous trouvâmes devant celui d'Arnafiord: il ne restait qu'à doubler la première pointe que nous avions devant nous à tribord, pour entrer à Dyrefiord, lorsque le vent tomba tout-à-fait. Dans l'après-midi, il prit du nord assez fais, et amena une brume extrêmement épaisse, qui força à mettre le cap au large et à courir des bordées. La nuit, le temps fut très-variable ; il y eut de fortes brumes, et M. de Grove fut séparé de nous, malgré nos signaux de conserve.

Le 10, dans la matinée, le vent se fixa plus régulièrement, et la brume s'éclaircit de temps en temps. Je portai donc vers la terre. Mais le brouillard qui couvrait le haut et remplissait également les creux des montagnes, défigurait étrangement l'aspect de la côte; je m'égarai,

après avoir été, comme je l'appris ensuite, à l'entrée de Dyrefiord, facile à reconnaître quand le temps est clair (1). Je le dépassai et donnai dans le golfe voisin d'Onnundarfiord. La même chose était arrivée à M. de Grove. Lorsqu'il avait, sans la reconnaître, doublé la pointe qui sépare ces deux golfes, il reconnut bien qu'il n'était pas où il voulait être; mais en sondant, il trouva mouillage devant quelques maisons islandaises, près de la côte nommée Soebo, et envoya de suite à terre s'informer où il était: un pêcheur promit de le piloter à Dyrefiord, aussitôt que le marée serait favorable et les brumes dissipées. M. de Grove m'avait précédé de deux heures. Au moment où je doublais la pointe sous laquelle il se trouvait mouillé, il aperçut par hasard le haut du grément de mon bâtiment, sans que nous le vissions; mais ne doutant pas que ce ne fût nous, il tira un coup de canon; nous lui ripostâmes; et un moment après, il nous fit le signal de prendre les amures à bâbord et tenir au plus près, ce que nous exécutâmes aussitôt. Je dois à M. de Grove d'avoir évité l'embarras où je me serais trouvé, si, par le temps obscur et brumeux qu'il faisait, j'avais continué ma route et que j'eusse donné dans le golfe d'Onnundarfiord, plus étroit que les autres golfes, ou bien qu'en le dépassant je me fusse trouvé près de la côte. Je courus de petites bordées en louvoyant. Quelque temps après, les brumes se dissipèrent, et je distinguai l'yacht au mouillage, ainsi que l'embouchure du golfe, que je reconnus n'être pas celui de Dyrefiord. M. de Grove appareilla à l'instant et vint me joindre. Le vent étant au sud, nous nous trouvions sous le vent du port que nous avions l'intention de gagner; mais par un vent frais, la mer pas mauvaise et le courant du flot en notre faveur, nous doublâmes sans difficulté le promon-

---

(1) Les brumes et les brouillards varient singulièrement et prennent des formes différentes, tantôt élevées, tantôt plus basses. Il est plus difficile de naviguer dans les endroits où elles sont fortes et fréquentes que dans l'obscurité de la nuit.

toire qui sépare les deux golfes, nous entrâmes dans celui de Dyrefiord et nous prîmes mouillage le même jour.

Mon premier soin fut d'envoyer des messagers avec des lettres pour les employés, négocians et autres personnes qui se trouveraient dans les ports du nord de l'Islande, afin d'apprendre l'état des glaces de la haute mer, si elles étaient près de la côte et dans les golfes, ou si elles avaient été entraînées par les vents de sud-ouest. Le jour même de notre entrée à Dyrefiord, le temps devint très-mauvais au large et au dehors de la côte; mais il ne se fit sentir dans le golfe que par l'agitation de la mer: au large, dans le golfe même, entre les hautes montagnes qui l'entourent, nous avions tantôt des calmes plats, tantôt des rafales et rivolins violens qui sortaient du creux des vallées, comme d'un gouffre; il fallait être bien attentif à la manœuvre pour ne pas se voir démâté subitement. Des navires pêcheurs qui entrèrent ce même jour et les suivans pour se réfugier contre le mauvais temps du large, nous rapportèrent unanimement que la mer était extraordinairement remplie de glaces entre la côte du Groenland et celle d'Islande, et qu'elles ne se trouvaient pas bien éloignées au large de celle-ci; aussi la pêche s'en ressentait, et n'était pas aussi abondante que lorsqu'il y a peu ou point de glaces en mer. Le climat et la végétation du pays s'en ressentaient aussi, non-seulement dans les parties du nord, près des côtes et dans leur voisinage, mais dans toute l'île, et même dans la partie méridionale, où les grandes glaces n'arrivent point. Le temps de la belle saison est également moins agréable, plus humide, plus chargé de brume, quand les glaces bloquent les côtes septentrionales, que lorsque la mer en est délivrée. Il n'y a là-dessus ni règle, ni comparaison d'une année à l'autre: il en est où les pêcheurs de morue, après avoir, dans la première saison, pêché sur les bancs à l'ouest des golfes de Patrixfiord, de Dyrefiord, passent au nord de l'Islande, y continuent leur pêche, et redescendent la côte orientale, sans y rencontrer de glaces à les

gêner; il y en a d'autres où toute la mer entre l'Islande et le Groenland en est couverte. De même celles-ci barricadent toute la côte septentrionale de cette malheureuse île, ainsi qu'une partie des côtes orientales; et c'est par cette raison qu'il arrive souvent qu'aucun navire ne peut aborder les ports septentrionaux ; ce sont des années de misère et de disette pour les pauvres insulaires. Les glaces cèdent enfin quand les coups de vent et le mauvais temps les brisent et que les courans les emportent; mais alors la saison est déjà si mauvaise, les jours si courts, et la navigation si rude, que la pêche cesse par nécessité. D'autres années, les glaces arrivent dans des temps indéterminés, et s'en vont de même.

Nous avons rencontré une de ces malheureuses années où le passage pour doubler le cap nord de l'Islande est barré par les glaces, et où elles opposent entre cette île et le Groenland une barrière impénétrable. La circonstance était la même en 1772, quand M. de Verdun fut en Islande. (*Voyez* son Voyage, page 144.)

Le retour de tous mes messagers, et tous les rapports que j'obtins par les bâtimens pêcheurs qui entrèrent pour se mettre à l'abri du mauvais temps ou pour faire de l'eau, m'ôtèrent toute sorte d'espoir de réussir dans une nouvelle tentative. Attendre que le mauvais temps de l'arrière-saison eût brisé et emporté les glaces, et à une époque de l'année où le jour n'est qu'un crépuscule de quelques heures, eût été non-seulement téméraire, mais même contraire à mes instructions, qui m'ordonnaient de laisser le lieutenant Égède continuer après moi les recherches dans des momens plus favorables, et au printemps suivant.

Le plus grand bonheur qui eût pu m'arriver, aurait été de trouver un port pour hiverner, mon vaisseau n'étant point approvisionné ni équipé pour nous maintenir dans un climat aussi rude. Je pris donc la résolution de sortir du port de Dyrefiord, afin de faire par moi-même un nouvel examen de l'état actuel des glaces, et de prendre d'après cela mon parti.

Le 23 juillet au soir, je sortis du golfe de Dyrefiord; le temps tomba en calme pendant la nuit. Le 24, le vent se décida au nord-nord-est ou environ; je pris les amures de tribord, pour faire valoir la route autant nord que le vent le permettait, afin de voir si les glaces avaient quitté ces parages, et si elles s'étaient portées vers le sud-ouest, comme elles font lorsqu'elles continuent leur marche réglée. Le temps devint désagréable et extrêmement brumeux; et dans l'après-midi, nous commençâmes déjà à rencontrer des glaces flottantes détachées qui augmentaient en nombre et en grandeur; mais à sept heures du soir, ayant gagné la latitude de 66° 35′ et la longitude de 29° 10′, le temps s'éclaircit, et nous découvrîmes une grande étendue de glaces au nord. J'arrivai à l'ouest, et côtoyai la glace, qui paraissait ferme et surchargée de grosses masses ou montagnes aussi de glaces de formes bizarres, souvent pittoresques. A mesure que nous avançâmes, nous nous trouvâmes engolfés dans une grande baie de glaces : heureusement le vent donna; et le 25, à six heures du matin, nous doublâmes l'extrémité ou la pointe orientale de cette baie, ayant passé une nuit très-inquiétante, en manœuvrant dans ce golfe entre des monts de glaces détachés. Nous étant tirés de là, nous portâmes le cap au sud et courûmes environ onze lieues dans cette route; ne voyant aucune glace, je repris à midi la route à l'ouest. Peut-être que celles que nous avions vues les premiers jours du mois, s'étaient dispersées ou portées plus loin; peut-être aussi aurions-nous pu approcher de plus près la terre que nous avions vue alors, malgré les glaces qui nous restaient au nord. Quelques personnes à bord pensaient qu'au moins nous pourrions rencontrer des îles. Nous avions de nouveau de fortes brumes et un temps très-obscur; et je ne puis me dispenser de faire, en passant, la remarque que très-près des grandes glaces les brumes étaient moins fortes, et se dissipaient plus que lorsqu'on se trouvait à une certaine distance. *Nulla sine exceptione regula.*

Le 26, à sept heures du matin, par 65° 35′ de latitude et 31° 30′ de longitude, la brume se dissipait, et les champs et montagnes de glace se présentaient devant nous; je fus obligé de serrer le vent, et de courir de petites bordées. Le temps redevint très-obscur, avec de fortes brumes, aussitôt que nous nous écartâmes des glaces; mais quand nous les approchâmes de nouveau, et dans les éclaircies, nous ne vîmes que des étendues de glaces sans fin. Nous n'étions alors éloignés que de quelques lieues au nord, et par la même longitude où nous avions rencontré les immenses champs de glace la première fois, au commencement du mois, et le long desquels nous avions couru trente et quelques lieues vers l'ouest. Il me parut qu'il ne restait point d'espoir de faire aucune découverte dans l'année présente, et dans une saison où les recherches pussent encore devenir de quelque utilité; je devais de toute nécessité rentrer avant l'hiver, pour les causes et par les raisons susdites. Je pris donc la résolution de retourner en Islande, afin de remplir mes ordres à l'égard du lieutenant Égède.

Le 31 juillet, nous mouillâmes dans le port de Havnefiord, que je choisis par plusieurs raisons. C'est le meilleur port d'hivernage pour un bâtiment comme celui que je devais laisser après moi, et tout près de Reikiavik, le chef-lieu de l'Islande, où est le gouverneur, et où il se trouve le plus de ressources pour les rafraîchissemens. Je m'occupai sans délai de mettre l'yacht dans le meilleur état possible. M de Grove, qui l'avait commandé tant que nous restâmes ensemble, revint à mon bord, et le lieutenant Égède prit le commandement de l'yacht. Le lieutenant de Rothe, officier plus jeune, et parent de M. Égède (1), de-

(1) M. le lieutenant Égède est mort quelques années après cette expédition. M. de Rothe est un des officiers les plus distingués de notre marine; il lui a été confié des postes et des commandemens de haute importance : il a été pendant quelque temps gouverneur aux îles danoises de l'Amérique; il est maintenant adjudant général du service de S. M. et membre du conseil de l'amirauté.

sirait rester avec lui, et je lui en accordai la permission. Je fournis pour seize mois de vivres à cet yacht, qui était un petit cutter de 60 tonneaux, bien construit: je lui donnai aussi quelques munitions, des instrumens d'observation, ne gardant de vivres à bord de mon bâtiment que ce que je jugeais à-peu-près nécessaire pour mon retour à Copenhague. Le lieutenant Égède desirait encore avoir un autre bâtiment en sous-ordre, pour l'accompagner dans son expédition; mais je n'étais pas à portée de le lui procurer, non plus que le gouverneur d'Islande. Il en obtint de Copenhague un à-peu-près pareil au sien, comme il sera dit dans la suite.

Le 8 août, après avoir fait pour M. Égède tout ce qui dépendait de moi afin que rien ne lui manquât, je remis à la voile par le premier vent favorable, et je sortis, le matin, du port de Havnefiord.

Avant de continuer la relation de mon retour à Copenhague, je vais faire connaître en peu de mots le résultat des recherches du lieutenant Égède pour découvrir l'état de la côte orientale du Groenland. Le même jour que je partis de l'Islande pour m'en retourner, M. Égède appareilla vers le soir et prit à-peu-près la même route que j'avais prise, car il se mit sous le parallèle du mont Sneefields-Jokul, et porta vers l'ouest. Il ne manqua pas de rencontrer des glaces, comme nous, avec quelques variations que les vents et les courans avaient produites. Il parvint cependant à voir la côte du Groenland, et en prit des vues; mais les glaces intermédiaires lui en rendirent l'abord impossible, quoiqu'il en fût beaucoup plus près que je ne l'étais la première fois, et qu'il crût distinguer l'entrée d'un golfe. Sans compter les embarras que les glaces flottantes lui occasionnèrent, il rencontra beaucoup de mauvais temps, et, les derniers jours du mois, il essuya un coup de vent très-rude qui mit le bâtiment à deux doigts de sa perte, et lui occasionna des avaries considérables. Il n'y avait plus moyen

de soutenir la croisière, et M. Égède fut obligé de revenir en Islande. Il fut encore, à son retour, assailli par le mauvais temps et les vents contraires, de sorte qu'il ne rentra au port de Havnefiord que le 18 septembre.

Il y passa l'hiver, et, l'année suivante 1787, il rééquipa le navire, au mois de mars, pour tenter de nouveau la découverte. Les vents contraires le retinrent jusqu'en avril, époque à laquelle il mit à la voile et reprit à-peu-près la même route que l'année précédente, c'est-à-dire qu'il voulut attaquer la côte groenlandaise sous la même latitude que le mont Sneefields-Jokul en Islande. Il rencontra cette fois les glaces bien plus à l'occident; cependant il ne vit pas la terre, à cause du mauvais temps, des brumes et des pluies. Il ne pouvait éviter les glaces flottantes et en reçut une voie d'eau, près de l'étambot, à faire jouer les pompes continuellement. Le 13 du même mois, le vent favorisait son retour en Islande; il en profita pour aller chercher le port de Dyrefiord, qu'il connaissait, afin de donner un radoub au bâtiment. Pendant cette traversée, ayant des vents variables avec beaucoup de mauvais temps et de fortes brumes, il vit de temps en temps de grandes étendues de glaces qu'il fallait éviter, et n'entra dans le port de Dyrefiord que le 21 avril: les grandes glaces n'étaient alors qu'à quelques lieues en dehors et au large des golfes et baies de la partie nord-ouest de l'Islande. Par les renseignemens que le lieutenant Égède obtint pendant son séjour au port de Dyrefiord, il sut que les glaces et la haute mer touchaient au cap nord et barraient à cette époque le passage pour le doubler.

Le 3 mai 1787, il entra dans le port de Dyrefiord un bâtiment envoyé de Copenhague pour se mettre sous les ordres de M. Égède, et pour le suivre dans son expédition vers le Groenland, il lui apporta différens objets pour l'yacht. M. Egède passa lui-même à bord de ce bâtiment, qui était plus grand et plus commode que le sien, et donna le commandement de l'yacht à M. de Rothe.

Le 9 de mai, les deux bâtimens sortirent de Dyrefiord, faisant route au nord-ouest. Ils rencontrèrent bientôt les glaces, qui les forcèrent à rebrousser chemin et à porter au sud et à l'ouest. Le 17, ils virent la terre dans le lointain, ayant cinglé quelques jours parmi les glaces et s'étant trouvés bien embarrassés par les glaces flottantes. La cime des montagnes de la terre en vue ne paraissait qu'une continuité de glaciers, dont le pied était enveloppé d'une bande de vapeurs épaisses et de brumes. Le 18, ils approchèrent cependant de la côte, qu'ils virent clairement à la distance de sept à huit lieues, et qui gisait nord-nord-est et sud-sud-ouest du monde; leur point d'estime était alors 65° 54' de latitude, et 36° 51' de longitude ouest de Paris : une bande de glace rendait impossible d'en approcher de plus près. Bientôt il survint encore une plus grande quantité de glaces du nord; se trouvant engolfés et en grand danger d'être écrasés, ils s'en tirèrent avec beaucoup de difficultés.

Les bâtimens avaient beaucoup souffert dans cette seconde sortie : ils firent une relâche au port de Havnefiord, où ils entrèrent le 28 du même mois, et remirent en mer pour la troisième fois, le 8 juin, pour retourner vers la côte groenlandaise. Ce qui arriva dans cette croisière ne fut qu'une répétition des premières : rencontres de glaces, mauvais temps, dangers d'être pris et écrasés par les glaces. Ils ne virent point la terre cette fois-ci.

Le 3 juillet, nouvelle relâche au port de Dyrefiord, jusqu'au 22 du même mois, qu'ils reprirent la mer et obtinrent le même résultat.

Ils entrèrent le 10 d'août à Patrixfiord, en sortirent le 25 du même mois, trouvèrent les glaces non loin de la côte d'Islande, et furent obligés par le mauvais temps de jeter l'ancre dans la baie d'Onnundarfiord, le 31 août. Le 12 septembre, ils réappareillèrent, et rencontrèrent toujours des glaces. Le 16, les bâtimens furent séparés : ils s'étaient donné le port de Havnefiord pour rendez-vous. Le

17, coup de vent avec de l'orage et des éclairs, et des grains de grêle. Les jours suivans ne furent qu'une suite de mauvais temps et de coups de vent de différens quartiers. M. Égède rentra le 29 au port de Havnefiord; l'yacht n'y était pas encore, mais M. de Rothe y arriva le 1.er octobre; après quoi, M. Égède se prépara pour revenir en Danemarck.

Je reviens maintenant à mon expédition.

Le 8 août, je m'étais proposé, en quittant l'Islande, de reconnaître l'île volcanique, ou ses restes, dont j'ai fait mention à la fin de l'avant-propos, et dont M. de Grove m'avait fait rappport. Le temps me favorisait; je pris mon point de départ du cap Reikianeeset des rochers aux Oiseaux, avec un petit frais, vent largue; je fis route droit dessus. Lorsque nous nous en approchâmes, ayant perdu de vue le cap Reikianees et les rochers, à l'exception de celui qui est le plus au large, M. de Grove m'avertit que nous devions en être bien près, et que l'écueil est bien dangereux. Mais de quel côté l'éviter ! J'étois dans l'incertitude, lorsque tout-à-coup l'homme en vigie cria, *brisant en avant et pas loin !* Mettre la barre du gouvernail à bâbord et orienter les voiles au plus près, fut la manœuvre d'un moment. La sonde rapportait vingt-six brasses, avec des éclats de pierre volcanique attachés au suif. La sonde donna tout de suite après quarante brasses, même fond; à un peu plus de distance de l'écueil, il n'y avait aucun fond par cent et deux cents brasses. Je vérifiai la position de ce dangereux écueil, et le marquai sur les cartes. Qu'une digression me soit ici permise relativement à ce danger, au sujet duquel j'ai déjà écrit un mémoire que M. le baron de Zach a inséré dans sa Correspondance.

En 1783, différentes éruptions volcaniques eurent lieu sur notre globe; l'Etna et les tremblemens de terre en Sicile détruisirent Messine, et renversèrent cette superbe ville presque de fond en comble. Il y eut de terribles dévastations par la même cause en Calabre, aux Açores et ailleurs.

Dans le même temps, il y eut dans la partie méridionale de l'Islande des éruptions volcaniques qui ne vomirent pas leurs feux destructeurs par le cratère de l'Hécla, mais sur différens autres points, et dévastèrent une grande partie de cette île. Le premier bâtiment qui, allant de Copenhague en Islande, vint aux environs du cap Reikianees, en avril, tomba dans un étonnement bien naturel en voyant les flammes s'élancer de l'océan vers le ciel. Il n'imagina rien moins que de se croire au jour du jugement dernier : mais la lune ne tomba pas, le soleil et les étoiles restèrent sur le firmament. . . . Les bâtimens qui vinrent après, virent une île qui, comme un autre volcan, vomissoit des flammes et variait considérablement en forme et en grandeur, dans de courts espaces de temps. Lorsque les bâtimens retournèrent de l'Islande, vers l'automne, ils ne virent plus de volcan; l'île avait disparu. L'année suivante, les vaisseaux qui allaient en Islande eurent ordre de faire la recherche de cette île, mais ils ne la trouvèrent point. Il est naturel de penser que pendant que le volcan travaillait, la lave et les matières volcaniques qui sortaient de son goufre, tombaient à l'entour, et formaient une île. Si une pareille éruption avait eu lieu dans la Méditerranée ou dans une autre mer moins profonde et moins orageuse que le grand Océan, l'île serait sans doute restée et se serait consolidée comme les îles Lipari et bien d'autres; mais l'Océan, agissant ici avec toute sa force contre ce point, aura détruit cet édifice de lave non cimenté, et la mer immensément profonde à l'entour, aura englouti ces débris, et éteint la combustion de matières volcaniques, pour ne laisser subsister que le cratère ou la cheminée du volcan. On a encore d'autres traditions de volcans et d'îles dans ses environs. Les rocs dont nous avons parlé ci-dessus sous le nom de *rochers aux Oiseaux*, sont proprement appelés par les Islandais *Eldeyrar*, ce qui signifie *îlots à feu;* et le cap Reikianees, *le cap fumant.*

Vers la fin de cette même année 1783, quelques débris d'un vaisseau de guerre furent jetés à la côte d'Islande; d'après la direction du vent, ils paraissaient venir du point où se trouve l'écueil, et où avait paru l'île volcanique dont nous venons de parler. Le nom et les marques reconnus sur ces débris mirent hors de doute qu'ils avaient appartenu au vaisseau de guerre danois *Indfods-Retten.*

Ce vaisseau était attendu d'une expédition lointaine, et je dois rappeler que cette même année présenta un phénomène extraordinaire dans notre hémisphère. L'atmosphère fut chargée, pendant quelques semaines, d'une brume sèche et épaisse, et si forte que les rayons du soleil ne pouvaient percer. Ce n'était que plusieurs heures après son lever, qu'on apercevait à travers cette brume la couleur rougeâtre de son disque, dont les rayons étaient si affaiblis, qu'on le regardait sans se fatiguer la vue. Les physiciens expliquaient, avec assez de probabilité, ce me semble, que cette brume était une fumée produite par les volcans, qui, comme nous l'avons dit, étaient, à cette époque, en travail sur le globe; les bâtimens qui se trouvaient en mer ne pouvaient rien distinguer; et je suppose que le vaisseau *Indfods-Retten* s'étant trouvé alors à la hauteur de la Manche, les brumes de fumée lui auront rendu l'attérage impossible; qu'il aura pris le parti de passer au nord de l'Angleterre pour descendre la mer du Nord, et qu'il aura de nouveau rencontré des fumées ou des brumes. Il est aussi à présumer qu'ayant manqué de vivres et d'eau, il aura cherché à gagner l'Islande, où le capitaine était connu (1), pour se ravitailler, et que c'est en cherchant cet attérage qu'il a eu le malheur de donner, au milieu des brumes ou dans la nuit, contre ce terrible écueil, dont il n'avait aucune notion.

---

(1) J'avais fait campagne avec lui quelques années auparavant, comme lieutenant, sur une frégate qu'il commandait en croisière près des côtes de l'Islande.

La grande chaloupe de ce vaisseau, absolument vide, fut jetée à la côte de l'Islande : j'en conclus que l'*Indfods-Retten* ayant donné contre l'écueil, on aura tout de suite tâché de mettre les embarcations en mer, et que le vaisseau aura été englouti avant que l'équipage pût se jeter dans ces embarcations; car tous les marins savent qu'il est de toute impossibilité que la grande chaloupe d'un vaisseau puisse se trouver à flot sans avoir été mise dehors par les hommes du bord.

Après avoir fait les observations nécessaires par rapport à la position de cet écueil, dont il est rendu compte dans les routiers appartenant aux cartes de l'Islande, je fis route pour retourner à Copenhague. Le trajet n'eut rien de très-remarquable; les brumes nous firent dépasser les îles de Féroë sans les voir. Le 23, le temps s'éclaircit, et nous vîmes la mer, qui était belle, dans une étendue assez considérable, avoir une teinte rougeâtre; je portai dessus; et puisant de l'eau, nous trouvâmes qu'elle était remplie d'une quantité d'animalcules de cette couleur. Par le beau temps, nous fîmes des observations qui rectifiaient notre point. Je me proposais d'attérir sur la côte occidentale des îles de Shetland, pour continuer à relever leur position, dont nous avons parlé plus haut. Le 24, de bon matin, nous découvrîmes la terre : c'était la montagne de *Ronas-Hill* ou *Blaacbierg*. A midi, nous en eûmes la latitude, et nous longeâmes ensuite la côte vers le nord-est, voulant faire le tour de l'île en doublant la pointe du nord. Pendant la nuit suivante, nous nous soutînmes sous de petites voiles et en faisant de petites bordées, pour ne pas nous éloigner de la côte et pour ne pas dépasser la pointe du nord, que nous supposions, d'après les cartes anglaises, s'étendre beaucoup plus vers le nord-est; mais quel fut notre étonnement de nous trouver, à l'aube du jour du 26, au nord de cette pointe ! Ayant employé la matinée à faire des relèvemens, nous trouvâmes, par les observations de latitude à midi, que cette pointe était placée, dans la plupart des cartes an-

glaises, au-delà de 30′ ou un demi-degré trop au nord. Nos observations répondirent parfaitement aux observations françaises de M. Kerguelin. Le fruit de nos opérations, combinées avec celles que nous avions faites en les passant au sud au mois de mai, fut la carte rectifiée des îles Shetland, publiée avec un mémoire, dans le courant de l'année suivante (1787). La pluie et le mauvais temps ayant repris avec des vents du sud-ouest, je quittai ces parages, afin de retourner à Copenhague, où je n'arrivai que le 5 septembre.

Je crois avoir démontré, par l'extrait de mon journal, que tous les objets secondaires de mon expédition avaient réussi à souhait, et qu'elle n'a pas été sans quelque utilité pour la navigation: mais le but principal était manqué; et les personnes intéressées à la découverte du Groenland oriental, imbues encore de l'idée qu'on devait trouver l'ancienne Osterbygd vis-à-vis de l'Islande, m'en voulurent; on m'accusa de n'avoir pas été de bonne volonté et de n'avoir pas persisté suffisamment; j'essuyai beaucoup de désagrémens. Enfin on rejeta ce désappointement sur l'année, défavorable par la quantité de glaces que j'avais rencontrées, et l'on attendait avec de grandes espérances une meilleure issue des découvertes que ferait le lieutenant Égède, resté après moi. On en a vu le résultat.

Après avoir rendu compte des essais infructueux pour aborder à la côte du Groenland (je ne dis pas l'Osterbygd, mais seulement la côte orientale, en quelque part que ce soit), qu'il me soit permis d'expliquer la manière dont je conçois que l'on devrait s'y prendre, sans cependant que j'imagine qu'il puisse en être recueilli quelque fruit.

Pour bien me faire entendre, il faut préalablement expliquer comment je conçois le chariement annuel des glaces arctiques.

Si le globe que nous appelons *terrestre* était sans aucune terre, mais seulement couvert d'eau, d'une profondeur égale tout autour, on aurait indubitablement les conséquences

suivantes : l'aplatissement des pôles serait sans doute plus fort ; on pourrait calculer l'heure de la haute mer dans tous les points du globe ; il y aurait un courant constant de l'ouest vers l'est, à cause de la rotation diurne du globe autour de son axe en sens opposé ; tout corps flottant jeté sur cette surface liquide suivrait ce courant, ou ferait le tour du globe de l'est vers l'ouest, et l'on serait successivement porté par la force centrifuge à s'approcher de l'équateur. Or, il me paraît que la marche ou le chariement des grandes glaces nous prouve clairement les deux dernières conséquences.

Les grandes étendues de la mer Blanche et des environs du Spitzberg sont couvertes tous les hivers de glaces par l'intensité du froid, et il s'y en forme des masses et des champs immenses. Lorsque cependant, par le mouvement de la mer, de fortes tempêtes, des marées hautes, ou enfin par d'autres causes que nous ne connaissons pas, ces masses se détachent en pièces plus ou moins grandes, elles deviennent flottantes, et prennent la route de l'est vers l'ouest.

Quand donc elles rencontrent les côtes orientales au nord-est du Groenland, plus haut que le cercle polaire, ne pouvant pas traverser la terre, il faut conséquemment qu'elles suivent la direction de cette côte jusqu'au cap Farewell, extrémité méridionale de cette grande péninsule. Là une partie des glaces tourne peut-être autour de ce cap, et entre dans le détroit de Davis ; mais la plus grande partie se jette contre la côte de Labrador, dite *Nouvelle-Bretagne ;* l'autre est portée vers Terre-Neuve, et même plus vers l'est. Elles s'éparpillent ensuite dans l'Océan, et sont portées encore plus vers le midi, où enfin elles se dissolvent. Ces monts ou blocs de glace rencontrés par les navigateurs ont souvent été regardés par ceux qui ne les ont pas bien examinés, comme des îles et des vigies dont on a anciennement rempli et parsemé les cartes. Jamais on ne voit de glaces dans la mer d'Allemagne ou du Nord proprement

dite (1); on n'en voit jamais à la côte occidentale de la Norwége : vous naviguerez tout l'hiver, et en toute saison, jusqu'à Drontheim et beaucoup plus au nord de cette côte, sans y rencontrer des glaces, non plus qu'aux îles de Shetland et de Féroë. La côte occidentale et orientale de l'Écosse et l'Irlande ne les connaissent pas. Peut-être y a-t-il des preuves plus fortes des deux effets des courans généraux, celui qui va de l'est vers l'ouest, et celui qui se dirige vers l'équateur (2). On sait que les courans dominent les glaces par leurs bases sous l'eau. L'Islande, par sa position non éloignée du Groenland, dont la côte septentrionale est sous le cercle polaire, arrête beaucoup les glaces qui viennent du nord et du nord-est : elles s'accumulent contre cette partie de l'Islande ; il faut du temps et des circonstances favorables pour qu'elles déblaient, sans quoi elles remplissent et obstruent la mer entre le Groenland et l'Islande. Les glaces, en se détachant du nord de cette île, tournent par le courant, de manière à passer à l'ouest de l'île, entre celle-ci et le Groenland.

La côte méridionale de l'Islande ne voit jamais de glaces flottantes en mer ; du moins les cas en sont très-extraordinaires, non à cause de la latitude moins élevée du sud de l'île (64° environ), mais par sa position.

Il est difficile, ou plutôt impossible, d'expliquer pourquoi, dans certaines années, les immenses glaces qui viennent du nord s'arrêtent contre la côte septentrionale de l'Islande

---

(1) Je compte pour rien les petites glaces qui peuvent sortir d'une rivière ou d'un golfe presque clos, ou d'un port; celles-ci sont dans la mer bien éparses, et sans conséquence à rencontrer.

(2) Je n'entre ici dans aucun détail sur les courans et sur leurs directions, si variables et si différentes même dans de petits espaces, par une infinité de circonstances locales. Je ne cherche pas non plus à expliquer comment les eaux retournent pour reprendre le niveau et revenir faire la même rotation. Je laisse ces explications aux savans, tels que M. de Humboldt et autres, et je ne parle qu'en général des courans qui semblent effectivement diriger la marche des glaces dans la partie du globe dont il est question ici.

et y restent tout l'été, comme cela arriva dans les années où j'essayai de parvenir à la côte du Groenland ; tandis qu'il y a d'autres années où l'on peut contourner le cap du nord de l'Islande dans la belle saison, et faire le tour de l'île, sans être empêché considérablement par les glaces.

Ces circonstances sont aussi difficiles à définir que la cause d'un hiver rude ou doux, ou d'un temps pluvieux ou sec, dans nos climats. Cependant j'imagine que lorsque les glaces restent tard dans la belle saison près de la côte septentrionale de l'Islande, cela provient de ce que les glaces flottantes du nord se sont mises tardivement en mouvement, c'est-à-dire qu'elles ont été détachées lentement des lieux de leur formation.

Nous ne connaissons pas les causes qui les détachent, mais nous savons que quelquefois les pêcheurs de baleines et de chiens marins, qui fréquentent les côtes du Spitzberg, sortent des ports de l'Europe de très-bonne heure, en février et en mars. Quelquefois ils rencontrent les glaces long-temps avant d'approcher de Spitzberg ; d'autres fois ils peuvent y aller en droiture, dans la même saison, avant de trouver les grandes glaces. Dans le premier cas, les glaces viennent tard aux côtes d'Islande ; le temps commence à s'adoucir après l'équinoxe du printemps ; les tempêtes, les coups de vent, ne sont pas si forts, et les marées peut-être pas si vives.

Au contraire, lorsque les glaces viennent de bonne heure vers ces côtes, elles les quittent aussi plutôt. Il faut de mauvais temps pour les briser, et des courans forts pour les mettre en mouvement et les emporter (1).

D'après ces considérations, je dis que si l'on voulait absolument persister à obtenir quelques renseignemens sur la côte orientale du Groenland, ce que je crois cependant

---

(1) C'est peut-être une comparaison triviale : mais si on laisse un morceau de sucre tranquille dans une coupe d'eau, il faut beaucoup de temps avant qu'il se fonde ; remuez-le, il sera bientôt dissous.

n'être d'aucune utilité essentielle, il faudrait, selon ma manière de l'envisager, envoyer dans la bonne saison un bâtiment convenable dans un port de la côte nord-ouest de l'Islande, par exemple, celui de Dyrefiord ou celui de Shutulsfiord, dans le golfe Jysefiord. Dans ce dernier port, on serait plus à portée de savoir lorsque les glaces auraient quitté le nord de l'Islande; mais il est plus difficile d'y aller et d'en ressortir que du premier, ou des autres ports et mouillages de cette partie de l'île.

Le bâtiment, arrivé dans ces lieux, devrait se mettre en mesure d'avoir des nouvelles le plutôt et le plus souvent possible, de l'état des glaces de la haute mer aux environs de la côte septentrionale de l'Islande : comment elles se sont présentées pendant l'hiver, si elles sont arrivées de bonne heure au printemps, si elles y restent encore, ou si elles ont quitté la côte, et, dans ce dernier cas, quel espoir on aurait qu'elles ne reviendraient pas de sitôt. Les ordres devraient être donnés en Islande, où les communications sont très-difficiles, de faire parvenir ces rapports au lieu où le bâtiment se trouverait.

Ce ne devrait être que lorsqu'on aurait la nouvelle que les glaces auraient quitté la côte septentrionale de l'Islande, que le bâtiment devrait aller vers celle du Groenland, afin de vérifier la possibilité d'y aborder. L'instruction devrait, dans tous les cas, prescrire de ne point s'engager dans les glaces, et d'attaquer toujours la côte du Groenland dans une latitude élevée, entre le 66.e et le 67.e degré, mais pas plus bas que le 65.e degré environ, et de suivre ensuite la côte vers le sud, autant que les circonstances le permettraient, afin d'avoir, pour ainsi dire, les glaces après soi. Il est certain que ce serait absolument une folie de vouloir monter cette côte du sud vers le nord. Premièrement, on serait plus loin de toutes ressources et retraite, si l'on commençait par le sud, près du cap Farewell; ensuite il serait impossible de chercher à remonter le courant, fût-on

même assez heureux pour ne pas rencontrer tout de suite les glaces dans ces latitudes plus basses. J'avais déjà, en 1786, l'idée de faire la recherche de la côte du Groenland par le travers de l'Islande, et sous le 65.ᵉ degré de latitude environ. Cependant, quelle assurance auriez-vous que d'autres glaces ne viendraient pas encore après vous enfermer dans une baie, un golfe, ou un port, à la côte du Groenland, si vous étiez assez heureux pour en trouver un avant d'être entouré !

Il conviendrait d'être préparé à y passer l'hiver, et d'être approvisionné et équipé comme Parry le fut pour ses expéditions à la recherche du passage au nord de l'Amérique. Nous avons cependant vu qu'il y a des années qui, malgré toutes les préparations et toutes les précautions humaines, rendraient l'entreprise infructueuse; et comme il est impossible de prévoir lesquelles seraient favorables, on risquerait toujours de faire des dépenses considérables en pure perte.

Je ne puis m'empêcher de dire encore quelques mots pour confirmer mon opinion sur l'incertitude de réussir dans cette entreprise, et sur la manière dont les grandes glaces charient le long de la côte du Groenland.

En l'année 1777, dix bâtimens baleiniers ou chaloupes de chiens marins, qui, dans l'intention de faire cette pêche, étaient allés directement vers le Spitzberg, furent entourés et pris par les glaces à la hauteur du Spitzberg et de l'île Jean-Mayen, de manière à ne pouvoir pas s'en retirer. Les courans les entraînèrent avec ces énormes glaces, d'abord vers la côte du Groenland, sous une latitude très-élevée, et ensuite le long de cette côte vers le sud. Le premier de ces navires fut écrasé par les glaces, le 3 de juin, sous les 73° 30′ de latitude environ; et le dernier ne le fut que le 11 octobre, étant alors parvenu tellement au sud, qu'il se trouvait par la hauteur de 61 à 62°. Les autres navires avaient tous péri dans les glaces à des époques intermédiaires. Il est donc clair que le courant

dominant porte constamment du nord au sud le long de cette côte. Ces bâtimens avaient, tout le temps, été entourés de glaces qui les emportèrent, sans qu'ils fussent capables d'y résister ni de gouverner. Ils approchèrent de temps à autre à quelques lieues de la côte du Groenland, mais sans possibilité de l'accoster ; quelquefois ils en étaient éloignés à ne pas la voir.

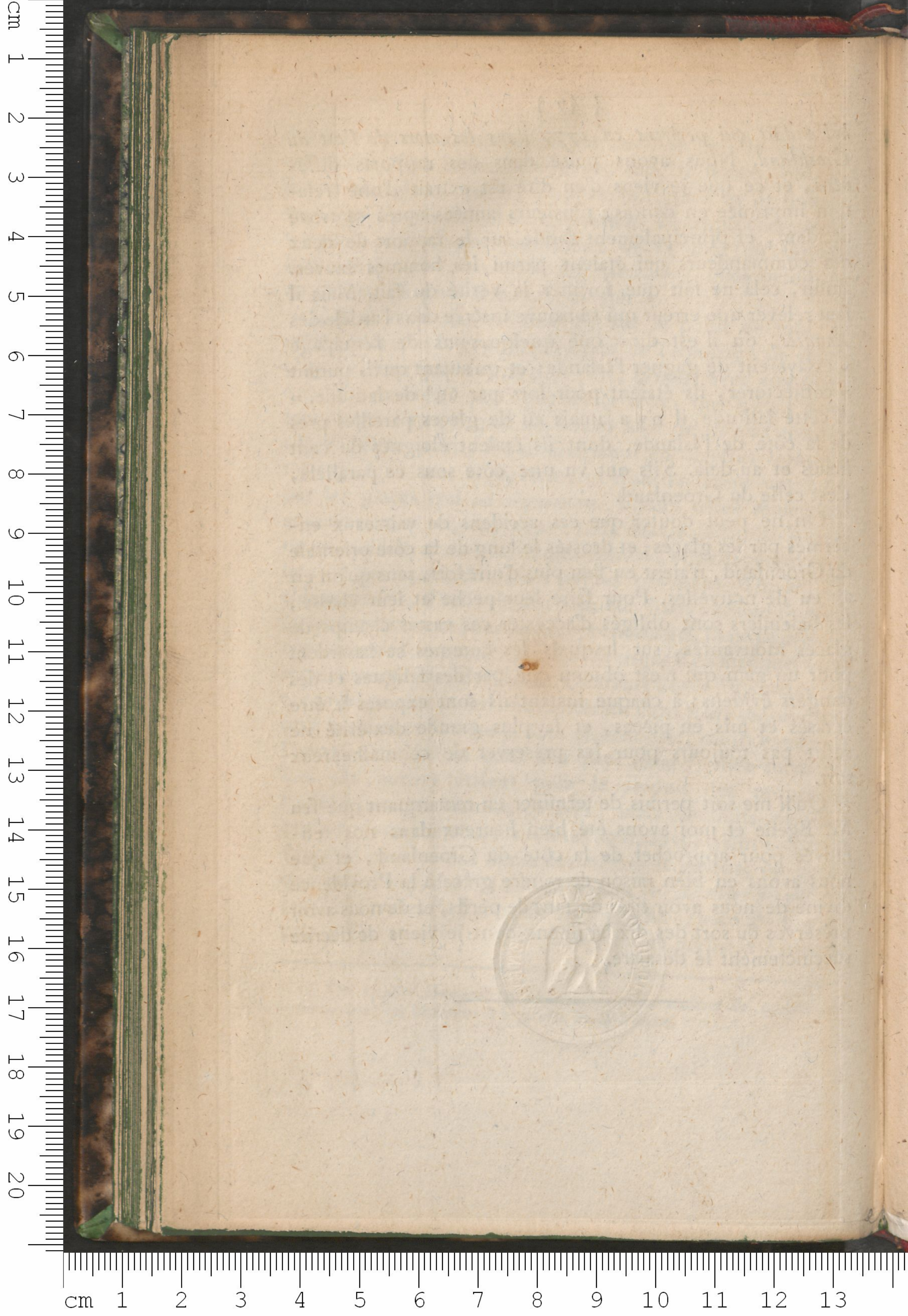
Quand le dernier bâtiment fut sur le point de subir le même sort que les autres, le reste de l'équipage de celui-ci et de ceux qui avaient déjà péri, prirent avec eux quelque peu de vivres pour gagner la terre, qui n'était pour lors éloignée que de peu de lieues. Afin de ne pas tomber sur le même point, ils se divisèrent en diverses troupes ; mais quelques-uns s'égarèrent, et d'autres furent entraînés par les glaces qui se séparaient. Enfin, treize seulement se sauvèrent, et rencontrèrent à terre des Groenlendais Esquimaux, qui les reçurent très-humainement, et partagèrent avec leurs hôtes inattendus leurs petites provisions d'hiver, de chiens marins, d'huile de poisson, &c. Mais comme ils n'en étaient pourvus que pour leur propre nécessité, ils ne pouvaient continuer de les nourrir, sans courir risque d'en manquer eux-mêmes avant la fin de l'hiver. Quarante de ces Esquimaux les accompagnèrent et les transportèrent dans leurs canots, jusqu'à la mission danoise la plus méridionale, où ils passèrent l'hiver, et revinrent dans leur pays natal l'année suivante. Les dix navires étaient pour la plupart des propriétés hollandaises ou hambourgeoises, mais conduits par des commandeurs danois (1), et leurs équipages étaient en partie danois. Ce sont sans doute les mêmes bâtimens, ou quelques-uns d'eux, dont il est parlé dans les *Annales maritimes et coloniales* de M. Bajot, de l'année 1821, seconde partie, pag. 284, sous le titre de *Naufrage de plusieurs bâtimens*

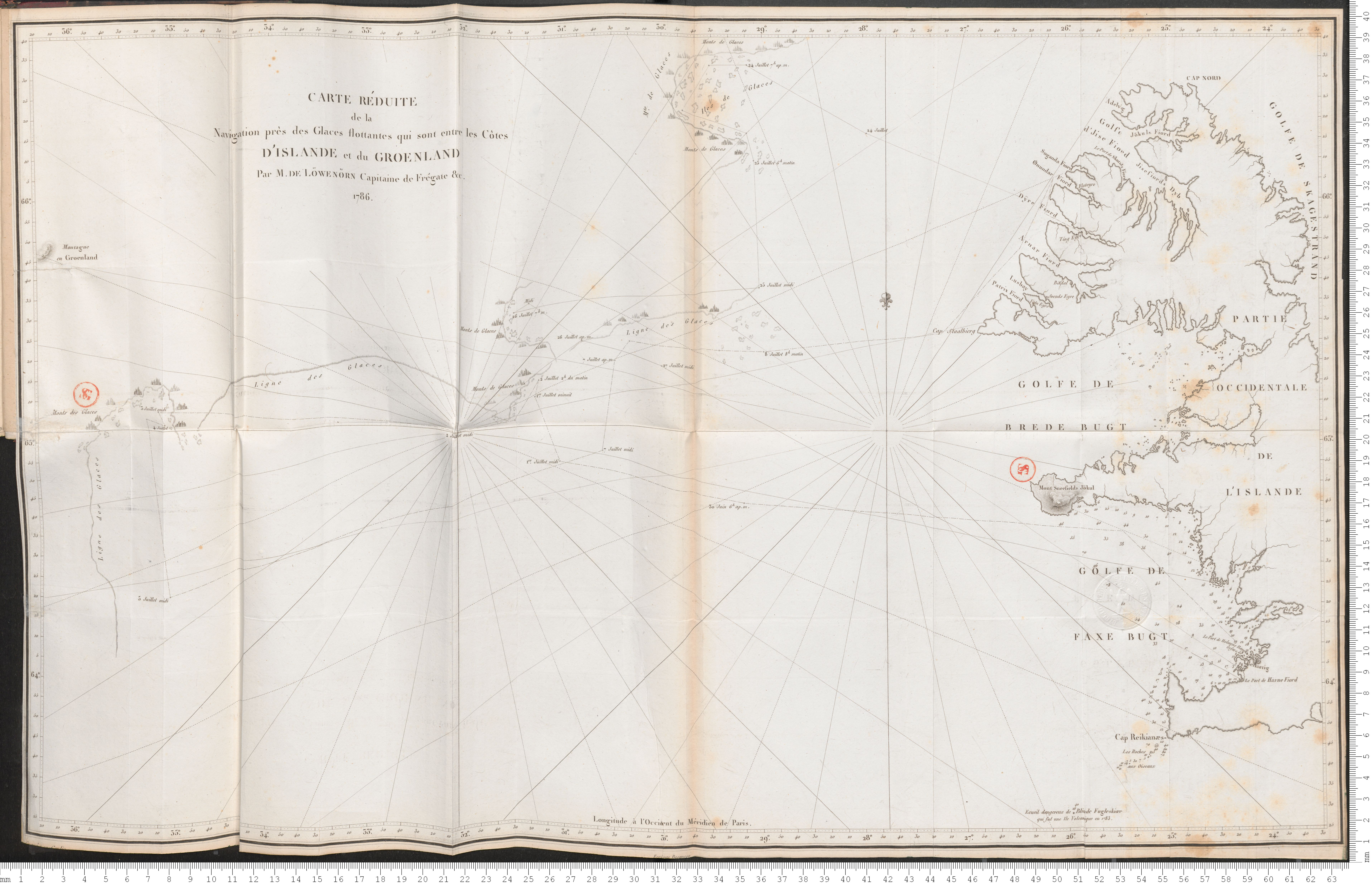
(1) On appelle *commandeurs* les capitaines ou maîtres de navires qui commandent les bâtimens à la pêche de la baleine.

hollandais qui périrent en 1777 dans les mers de l'est du Groenland. Nous avons puisé dans des rapports différens, et ce que je viens d'en dire est extrait d'une relation imprimée en danois, plusieurs années après ce triste accident, et principalement fondé sur le rapport de deux des commandeurs qui étaient parmi les hommes sauvés. Enfin, cela ne fait que fortifier la vérité du fait. Mais il faut relever une erreur qui se trouve insérée dans l'article des *Annales*, où il est dit « que quelques-uns de l'équipage » essayèrent de gagner l'Islande; et qu'autant qu'ils purent » conjecturer, ils étaient pour lors par 64° de latitude. » A cette latitude, il n'y a jamais eu de glaces pareilles près de la côte de l'Islande, dont ils étaient éloignés de cent lieues et au-delà. S'ils ont vu une côte sous ce parallèle, c'est celle du Groenland.

On ne peut douter que ces accidens de vaisseaux enfermés par les glaces, et drossés le long de la côte orientale du Groenland, n'aient eu lieu plus d'une fois, sans qu'on en ait eu de nouvelles. Pour faire leur pêche et leur chasse, les baleiniers sont obligés d'accoster ces vastes champs de glaces mouvantes, sur lesquels les hommes se hasardent pour un gain qui n'est obtenu que par des fatigues et des dangers évidens; à chaque instant ils sont exposés à être écrasés et mis en pièces, et la plus grande dextérité ne suffit pas toujours pour les préserver de ce malheureux sort.

Qu'il me soit permis de terminer en remarquant que feu M. Égède et moi avons été bien heureux dans nos tentatives pour approcher de la côte du Groenland, et que nous avons eu bien raison de rendre grâce à la Providence divine de nous avoir tirés de tant de périls, et de nous avoir préservés du sort des dix bâtimens dont je viens de décrire succinctement le désastre.





CARTE RÉDUITE
de la
Navigation près des Glaces flottantes qui sont entre les Côtes
D'ISLANDE et du GROENLAND
Par M. DE LÖWENÖRN Capitaine de Frégate &c.
1786.
Montagne en Groenland
Monts des Glaces
3 Juillet midi
4 Juillet
Ligne des Glaces
5 Juillet midi
Ligne des Glaces
Monts de Glaces
Midi
26 Juillet 7h m.
26 Juillet ap. m.
Ligne des Glaces
25 Juillet midi
7 Juillet ap. m.
27 Juillet midi
8 Juillet 8h matin
Monts de Glaces
2 Juillet 2h du matin
1er. Juillet minuit
2 Juillet midi
7 Juillet midi
1er. Juillet midi
30 Juin 6h ap. m.
Monts de Glaces
Mts. de Glaces
Iles de Glaces
24 Juillet 7h ap. m.
Monts de Glaces
25 Juillet 6h matin
24 Juillet
CAP NORD
Adelvig
Golfe d'Jise Fiord
Jökuls Fiord
Le Port de Skutuls Fiord
Jisefiords Dyb
Suganda Fiord
Ønundar Fiord
Flateyre
Dÿre Fiord
Ting Eyre
Arnar Fiord
Bildal
Lusbay
Svends Eyre
Patrix Fiord
Vatn Eyre
GOLFE DE SKAGESTRAND
Cap Staalbierg
PARTIE OCCIDENTALE DE L'ISLANDE
GOLFE DE BREDE BUGT
Mont Snæfields Jökul
GOLFE DE FAXE BUGT
Le Port de Holmens Havn
Örfars Oe
Reikiavig
Le Port de Havne Fiord
Cap Reikianæs
Les Roches aux Oiseaux
Ecueil dangereux de Blinde Fugleskiær qui fut une Ile Volcanique en 1783.
Longitude à l'Occident du Méridien de Paris.

